PQ
2197
.B64Z65
1880

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudebiographiq00delb

PROSPER BLANCHEMAIN

Tiré a 155 exemplaires :

143 Papier vergé.
6 — Hollande.
6 — Teinté chiné.

MAI 14 1974

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

PROSPER BLANCHEMAIN

PAR

RÉGIS DELBŒUF

CHATEAUROUX
TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE A. NURET ET FILS
72, RUE GRANDE, 72

—

1880

Universitas
BIBLIOTHECA
Turonensis

405 F9

PQ
2197
.B64Z65
1880

PROSPER BLANCHEMAIN

I

BLANCHEMAIN (Jean-Baptiste-Prosper), naquit à Rouen le 16 juillet 1816. Il n'était pas fils de poète ; mais, si on voulait chercher parmi ses ancêtres les explications héréditaires de son talent poétique, on les trouverait peut-être dans l'esprit d'une grand'tante, Mme Babois, poète à ses heures, qui a laissé des œuvres remplies de goût et d'émotion.

Pourquoi d'ailleurs remonter si haut? C'est à une autre source qe le poëte croyait avoir puisé. C'est à sa mère, femme d'esprit et de cœur, qu'il croyait devoir son talent, son inspiration et son âme.

Sa famille jouissait d'une assez grande fortune, de sorte que ses vers ne sont pas de ceux qui ont été conçus dans une mansarde ou écrits dans un grenier.

> . . . Paupertas impulit audax,
> Ut versus facerem. . .

disait le bon Horace. M. Blanchemain ne connut jamais cet aiguillon poétique. Sa Muse ne sera donc jamais en haillons, amaigrie par les veilles, pâle de misère et de faim, avec de terribles accents de désespoir. Non. C'est plutôt cette Muse aimable et parfumée, brillante et joyeuse, Muse des cours et des palais, Muse du bonheur.

Ce n'est pas qu'il n'y ait jamais eu de tristesse et de deuil dans cette âme heureuse.

Dans sa famille même, il trouva bientôt une source de larmes: la mort d'un frère qu'il aimait lui mit au cœur la trace d'une douleur qui ne s'est jamais effacée.

C'est un frère adoré que ma douleur appelle !
Je l'ai vu dans mes bras tomber et se flétrir.
Les ans n'ont pas fermé ma blessure cruelle,
Et jusqu'au dernier jour on me verra souffrir. . . . .
(T. IV. *Fleurs de France,* 153 et suiv.)

D'ailleurs toutes les affections de famille ont été vives chez lui: son père, sa mère, plus tard son fils et surtout la compagne de sa vie, ont été tour à tour l'objet de ses vers et de ses chants. Il n'eut pas de sœur; mais comme on sent le regret de son cœur dans ces strophes où il se plaît à s'en donner une et à lui témoigner sa tendresse :

Je ne l'ai point connu ce nom charmant de sœur ;
Jamais une voix pure et chère
D'un accent féminin, parlant avec douceur,
Ne m'a donné le nom de frère.

Mais souvent m'apparaît, songe délicieux,
Cette sœur en vain espérée,
Et j'entends sa parole et je vois, sous mes yeux,
Resplendir sa forme adorée. . . . . .

Lorsqu'en moi j'ai créé la sœur que j'aimerais,
Frêle ébauche qu'un souffle enlève,
Lorsque de traits choisis j'ai composé ses traits,
Je me prends à chérir mon rêve. . . . . .
(*Poèmes et Poésies,* I, p. 28 et suiv.)

Lisez les vers qu'il a dédiés « à sa mère adorée », lisez cette adresse touchante de son deuxième volume « où il dépose avec douleur sur la tombe de celle qui l'avait tant aimé le livre qu'il aurait voulu déposer sur ses genoux » ;

Lisez les vers qu'il a dédiés à son père, et dites s'il fut jamais un meilleur fils ;

Lisez les vers adressés à « son cher Paul, à son cher enfant », et dites s'il fut jamais un meilleur père ;

Lisez, lisez surtout les vers adressés à sa Muse, à Marie-Désirée, et dites s'il fut jamais un meilleur époux.

Et qu'on n'aille pas dire que ce sont là de faibles sources d'inspiration. Tout sentiment est beau et grand quand il s'inspire de cet amour de la famille, sacré entre tous. Ainsi le comprenaient les Grecs, ces enfants gâtés des filles de Mémoire, qui avaient fondé l'autel du foyer et la religion des ancêtres.

A côté de ces affections s'en place une autre, non moins pure et non moins vive : celle du pays.

Assurément chaque contrée met au cœur de ses enfants l'amour du sol natal et le culte du berceau ; mais il n'est peut-être pas de patrie qui inspire plus de passion que la terre normande :

J'ai vu le sol de l'Helvétie
Et ses chalets, et ses glaciers ;
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Venise avec ses gondoliers :
En saluant chaque patrie,
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie ;
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Ce refrain populaire de Bérat exprime ce qu'on peut dire de plus vrai sur le caractère du Normand.

M. Blanchemain eut beau quitter sa patrie d'assez bonne heure, il garda toujours pour elle l'affection secrète qu'on reporte pieusement vers les lieux des premiers souvenirs et des premiers amours. Il vint à Paris ;

mais ceux qui l'ont connu dans sa retraite savent bien qu'il ne l'avait jamais adopté comme patrie. Depuis longtemps, il s'était fait en Berry un délicieux ermitage, sur les rives de la Creuse ; mais la Creuse elle-même, avec ses eaux claires et rapides, avec ses rivages pittoresques, ne lui a pas fait oublier les bords aimés de la Seine, ni Rouen, la ville *aux cent tours*.

C'est à la Normandie qu'il a réservé ses premiers chants. Son premier poème est un hymme « au sol qui but ses premiers pleurs ».

O terre ! ô souvenir de mon âme ravie,
Toi qu'en mes songes j'entrevois !
Terre, où mon œil, enfant, aux splendeurs de la vie,
S'ouvrit pour la première fois !

Terre, où souvent bercé d'une douce chimère,
Bercé sur le sein maternel,
Je crus, dans le sourire et les yeux de ma mère,
Voir un rayon de l'Éternel !

Terre où mon cœur goûta le miel de la tendresse
Et l'amertume des douleurs,
Dont l'écho répéta nos premiers chants d'ivresse,
Dont le sol but mes premiers pleurs !

. . . . . .

O patrie ! où jamais trouver une contrée,
Un Éden aussi doux que toi ?
Un ciel pur, dont l'aspect à mon âme énivrée
Donne autant d'espoir et de foi ?

Nulle part il n'existe, au penchant des collines,
Plus d'ombre et d'herbe pour s'asseoir,
Plus de bois verdoyants, plus de fleurs sans épines,
Plus de parfums dans l'air du soir.

Que pour d'autres climats l'hiver ait moins de glace
Et moins de brume dans les cieux ;
Que leur soleil d'été rayonnant dans l'espace,
Ignore les jours pluvieux !

A toi le vert printemps, ma chère Normandie,
A toi ses brillantes couleurs,
L'émail de ses gazons et sa brise attiédie ;
A toi les pommiers tout en fleurs !

. . . . . .

O vallons verdoyants où serpente la Seine,
Frais coteaux, fertiles guérets !
Puissé-je, ô mon pays, fuir la tempête humaine
Dans tes champs et dans tes forêts !

Près du fleuve limpide assis avec ivresse,
Comme autrefois puissé-je voir
Chaque étoile du ciel de ma belle jeunesse
Se refléter dans son miroir !

Et là, sous tes pommiers aux rameaux blancs et roses,
Sur tes gazons verts que j'aimai,
Rendre mon âme à Dieu, comme tes fleurs écloses
Qu'emportent les zéphirs de mai !

(T. I. *Hymne à la Normandie.*)

Ailleurs, il la voit en rêve et demande à l'ange qui lui apparaît :

Viendrais-tu de ma patrie,
De cette rive fleurie
Où s'égare en longs détours
La Seine, à l'onde tranquille ?
As-tu vu ma vieille ville,
Rouen, la ville aux cent tours ?
Le souvenir, doux mensonge,
Souvent m'y reporte encor,
En viendrais-tu, mon beau songe,
Mon beau songe aux ailes d'or ?

(T. II, p. 71)

Voilà certainement de jolis vers, pleins de grâce et de sentiment. Le poète qui les a soupirés aima vraiment sa patrie.

Et cependant il la quitta bien jeune. Son père l'emmena à Paris pour son éducation, et il ne revint plus désormais que par intervalles revoir sa province.

C'est au lycée Henri IV qu'il a fait ses études, sous la direction spéciale de M. Riant, professeur, pour lequel il a toujours gardé de l'amitié. A la fin de ses classes, il prit la direction ordinaire du jeune homme riche : il fit son droit. Reçu licencié, en 1838, il ne perdit pas en incertitudes et en tâtonnements les précieuses années de la jeunesse. Il entra en qualité de Rédacteur au ministère de l'Intérieur. Il avait 22 ans.

Tout porte à croire qu'il dut éprouver peu d'entraînement pour ses fonctions administratives. Son esprit était ailleurs. Une année auparavant, en 1837, il avait déjà obtenu une mention à l'Académie française avec un poème sur l'*Arc de triomphe de l'Etoile,* où l'on remarque déjà beaucoup de facture et de souplesse, pour un poète de 21 ans. Le plus grand défaut de cette pièce, c'est d'être inspirée du même sujet qu'un des chefs-d'œuvre de Victor Hugo. Mais on y trouve des vers comme ceux-ci :

Plus loin, c'est encor Bonaparte,
C'est le Corse au cœur de lion
C'est un fils de Rome ou de Sparte,
Léonidas ou Scipion.

Dans les plis du drapeau d'Arcole,
Comme un dieu dans son auréole,
Il semble monter jusqu'aux cieux.
Il s'élance, il paraît, tout plie ;
Et les peuples de l'Italie
Baisent ses pieds victorieux.

Mais dans son essor magnifique,
Le Guerrier ne s'arrête pas :
Des vaisseaux ! du fer ! en Afrique !
L'Europe a manqué sous ses pas.

A mort les cavaliers numides !
Quarante siècles réveillés
Ont vu, du haut des Pyramides,
Fuir leurs escadrons effrayés.
Aboukir encore les rassemble ;
C'est qu'ils veulent mourir ensemble.
Secondez votre chef, soldats !
Entre ses mains la foudre gronde ;
Il est aussi grand que le monde,
Quand vous le suivez aux combats !

Tout à coup la France lui crie :
« Sois consul, sois notre rempart ! »
Il revient, venge la patrie,
Et de consul se fait César.
Il ressuscite Charlemagne ;
Il paraît : l'effroi l'accompagne.
Tremblez, Anglais, Prussiens, Strélitz !
Sa gloire, éblouissante aurore,
Grandit, monte, grandit encore.
Salut au soleil d'Austerlitz !

Et le poète continue avec la même ardeur, le même lyrisme. C'est bien peut-être un peu exagéré. Mais laissons aux artistes le privilège de toutes les audaces. Le poème de M. Blanchemain méritait bien sa récompense.

A quel âge avait-il commencé à être poète? On ne saurait le dire. Il est, dans son Recueil, des pièces datées de 1834, et ce ne sont probablement pas les premières. Il est probable qu'il avait fait comme on fait encore, comme on faisait sans doute alors, comme l'on fera après nous. Il avait écrit des vers dès la première heure, bien avant

de savoir écrire en prose. Il avait traduit en langue des dieux les premiers enthousiasmes de son âme, les premières affections de son cœur.

D'ailleurs sa muse ne put faire longtemps l'école buissonnière. De bonne heure son cœur se fixa pour jamais. Devenu en 1843 le gendre de M. Boissel, celui-là même qui fut plus tard Maire du XII[e] arrondissement et Représentant du peuple, il commença ainsi de bonne heure cette vie de famille, cette vie à deux qui a duré 36 ans et que la mort a pu seule interrompre.

Cette même année de 1843 lui apporta une deuxième couronne de l'Académie pour son poème sur le monument de Molière.

Quelques-uns de ces vers sont devenus presque populaires et mériteraient de devenir classiques. Tel est le récit de la mort du poète ; tel est le beau développement qui en fait la suite :

Le lendemain les cris de cette foule vaine,
Qui se livre en aveugle au premier qui l'entraîne,
Et ne sait respecter ni les pleurs ni le deuil,
Du grand poète mort outrageaient le cercueil.
Un ministre du Dieu d'amour et de prière
Refusait une tombe à l'humaine poussière
De qui vécut en sage et mourut en chrétien :
Paris était ligué contre un homme de bien.
L'absurde fanatisme animait d'un saint zèle
Tous les Orgons du jour, gens à faible cervelle,
Qui, pour justifier ce refus absolu,
Alléguaient le *Tartufe* et ne l'avaient pas lu.
Enfin ce fut par grâce, ô honte de l'histoire !
Que ce siècle des arts, des talents, de la gloire,
Ce siècle de Louis, si brillant et si beau,
Fit à Molière mort l'aumône d'un tombeau !

(T. I, p. 130 et suiv.)

Une année plus tard, la ville de Rouen lui décernait une médaille de vermeil pour un poème curieusement travaillé et où respire encore le cœur du Normand, sur Casimir Delavigne.

Il y aurait bien d'autres pièces à citer si nous voulions donner une idée complète du talent de M. Blanchemain à 25 ans. Il y a beaucoup de ses pièces qui portent cette date et plus encore qui n'ont pas besoin d'être datées pour porter la marque ou rendre le parfum de la vingtième année. Mais jusque-là il n'avait rien donné au public. Ce fut en 1845 qu'il publia son premier volume qui porte encore aujourd'hui le titre primitif de *Poèmes et Poésies*. On y trouve déjà toutes les qualités qui distingueront plus tard son talent: de la grâce, de la facilité, de l'élégance, une tournure correcte avec une langue harmonieuse et imagée. Son inspiration est faite de visions et de rêveries. Il nous le dit très bien lui-même, dans une pièce écrite en 1846 et adressée à Lamartine :

Le poète est l'amant des molles rêveries ;
Il chérit les grands lacs, les collines fleuries
Qui baignent leurs pieds dans les eaux ;
Et l'inspiration vient planer sur sa lyre,
Esprit aérien, souffle pur du zéphire,
Quand il frémit dans les roseaux..... etc., etc.

(T. I, p. 81 et suiv.)

Il aime les silences amis de la lune, les chants du crépuscule et les douces confidences de la nuit.

Quand les brises du soir, étouffant leurs haleines,
Ne font plus onduler les mobiles épis ;
Quand la lune sourit à travers les vieux frênes
Aux oiseaux assoupis.....

Des parfums plus voilés s'évaporent des plantes,
L'âme échappe enivrée à ce monde réel,
Et les blanches lueurs dans l'espace tremblantes,
Semblent des fleurs du ciel.

(T. I, p. 101 et suiv.)

Il voit « un ange lui sourire dans la plaine endormie et des fées lui apparaître dans la vapeur du soir » !

Sa poétique est celle de Virgile, de Lamartine et des rêveurs de tous les temps. Lui aussi, sent les secrets mystères des bois, le chant de la nature, l'harmonie des vents ; lui aussi se plaît à sentir les larmes des choses, *lacrymæ rerum*. Il y a bien peut-être un peu de parti pris dans cette manière de sentir. Cette poésie qui spiritualise la nature, a son excès comme celle qui s'attache à la copier crûment et sans voile. Et, à ce propos, n'oublions pas un bon mot d'Augustin Thierry. On lui lisait un jour les *Stances au Chêne,* de Victor de Laprade, ces stances où le poète adresse à l'arbre de Jupiter des déclarations de sympathie, de fraternité et d'amour. Arrivé à ce vers :

Pour ta sérénité, je t'aime entre nos frères,

Augustin Thierry arrête son lecteur, et souriant de son fin sourire d'aveugle. — « Mais, dit-il, il n'y a pas de raison pour qu'on ne dise pas à une citrouille :

» Pour ta rotondité, je t'aime entre nos sœurs. »

Et en effet, le grand historien avait raison. Le sentiment cesse d'être vrai quand il cesse trop d'être naturel. Mais ce n'est pas nous qui ferions ce reproche à M. Blanchemain. Loin de nous la pensée de médire de la Muse tendre et pudique, douce et aimante qui lui inspira de si beaux vers. A côté des poètes forts et austères, il y a

place pour ceux qui habitent les régions indécises et vaporeuses de la méditation et de la rêverie. Assurément, nous ne nous sentons pas saisis et enlevés comme par une grande page de Lucrèce et de Corneille; mais nous sommes séduits et charmés. N'est-ce donc pas quelque chose? N'est-ce pas tout?

Sainte-Beuve, à qui nous devons l'anecdote d'Augustin Thierry, nous rapporte encore, dans ses *Nouveaux Lundis*, une parole d'Alfred de Musset, qui mérite bien d'être placée ici. Un jour qu'on discutait à l'Académie sur les mérites d'un poète qui ressemble par bien des côtés à M. Blanchemain, de M. de Laprade, l'auteur de *Rolla* se pencha à l'oreille de Sainte-Beuve et lui dit avec impatience : « Est-ce que vous trouvez que c'est un poète, ça !!! » Sainte-Beuve ne répondit rien; mais il a écrit plus tard une admirable réponse qui semble écrite pour M. Blanchemain.

« Oui, aurais-je pu lui répondre, c'est un poète, bien qu'il vous ressemble si peu, ô charmant et terrible Enfant du siècle! Il est poète, quoiqu'il n'ait pas la sainte fureur, ni cet aiguillon de désir et d'ennui, qui a été notre fureur à tous, le besoin inassouvi de sentir; bien qu'il n'ait pas eu la rage de courir d'abord à toutes les fleurs et de mordre à tous les fruits ; — il l'est, bien qu'il ne fouille pas avec acharnement dans son propre cœur pour y aiguiser la vie et qu'il ne s'ouvre pas les flancs (comme on l'a dit du pélican), pour y nourrir ses petits, les enfants de ses rêves ; — il l'est, bien qu'il n'ait jamais été emporté à corps perdu sur le cheval de Mazeppa et qu'il n'ait jamais crié, au moment où le coursier sans frein changeait de route : « J'irai peut-être trop loin dans ce sens-là comme dans l'autre, mais n'importe, j'irai tou-

jours. » — Il l'est, poète, bien qu'il n'ait jamais su passer, comme vous, en un instant, ô chantre aimable de *Rolla* et de *Namouna*, de la passion délirante à l'ironie moqueuse et légère ; il est, dis-je, poète à sa manière, parce qu'il est élevé, recueilli, ami de la solitude et de la nature, parce qu'il écoute l'écho des bois, la voix des monts *agitateurs de feuilles*, et qu'il l'interprète avec dignité, largeur et harmonie. Cela ne fait pas sans doute un poète très varié, très émouvant, très divertissant, mais c'est encore, et sous une de ses plus nobles formes, un poète. »

Voilà une très belle page, et qui contient le jugement le plus sûr, le plus vrai sur M. Blanchemain : c'est la meilleure réponse à ceux qui ne veulent plus entendre les douces voix des charmeurs, la musique de cette lyre qui a toujours résonné depuis le temps où elle rendait ses premiers sons avec les aèdes de la Grèce ou de l'Ionie. Mais gardons-nous bien de porter aussi vite un jugement sur une œuvre à peine commencée.

Ne nous attardons pas sur ces premières années. Ce volume, qui suffirait à la renommée de beaucoup d'autres, n'est pour M. Blanchemain qu'un début, le premier pas de la course. — Nous ne notons que pour mémoire : *La Crèche,* stances qui furent imprimées à part en 1849, et qui ont trouvé place depuis dans le deuxième volume, avec *La Fille de Jaïre*, qui avait paru chez Masgana, en 1848.

Dans cette époque troublée M. Blanchemain vécut tranquille. L'agitation des esprits ne gagna pas le sien, qui semblait vivre dans la région sereine des rêves. Nulle part nous ne sentons dans ses vers la flamme politique dont brûlaient d'autres âmes ; nulle part nous n'y retrou-

vons le souffle ardent et poétique d'une Révolution. Plus le dehors était agité, plus il parut mettre de soin à se renfermer en lui-même. Sa Muse prit une légère tournure de mysticisme et de piété qu'on ne trouve pas au même degré dans ses premières inspirations. C'est ainsi qu'il publia, en 1849 : *Fraternité* et *Les Enfants des faubourgs*, deux pièces destinées à une bonne œuvre, puis *Le Rosaire* et l'*Hymne pendant l'Avent,* en 1851.

Tels paraissent avoir été alors ses sujets préférés jusqu'en 1852, où il réunit toutes ces poésies religieuses en un volume intitulé : *Foi, Espérance et Charité*, qui a formé depuis, sous le même titre, le deuxième tome du recueil complet.

Toutes les poésies de ce volume ne sont pas religieuses. Il y en a beaucoup, et des meilleures, qui pourraient être aussi bien placées ailleurs. Telles sont *La Maison paternelle*, qui nous paraît une des meilleures pages du livre ; *Chemin dans les blés ; Sous les lilas ; Mon beau songe; Le Coin du cimetière,* etc. Mais on y trouve presque toujours quelques traits pieux qui justifient ce classement.

A notre avis, ce volume ne vaut pas le premier, qui eut, cette année même, une 3e édition. Telle a été aussi l'opinion du public. Plus tard, le tome II a été porté par les autres; mais tout donne à croire que si chaque volume était resté indépendant et isolé, celui-ci n'aurait pas eu la fortune de celui qui avait précédé et de ceux qui suivirent.

II

Mais emporté par le sujet, nous n'avons jusqu'ici étudié que le poète. M. Blanchemain était depuis longtemps autre chose.

Depuis longtemps il avait changé ses fonctions de Rédacteur contre celles de Bibliothécaire. Consciencieux comme il l'était en toutes choses, il avait cru qu'un bibliothécaire devait s'occuper de sa bibliothèque. Il avait ainsi contracté la deuxième passion de sa vie : à l'amour des vers, il avait ajouté le culte des bouquins.

Il y a trente ans, le bibliophile n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. C'était un chercheur de vieux vers ignorés, de belle prose méconnue ; c'était un lettré qui joignait à l'amour des lettres, l'amour des livres rares et curieux. Aujourd'hui les chercheurs s'appellent philologues et ils ont mis le masque de la grammaire sur le visage riant de la poésie. Les bouquinistes sont devenus des spéculateurs ; ils n'ont plus un culte, ils font un métier.

Ce n'est pas nous assurément qui protesterons contre la place que prend la grammaire dans nos études littéraires. Mais peut-on ne pas regretter cette aimable famille de bibliophiles qui ont su laisser à leurs recherches le charme de la poésie et qui, savants sans le paraître, n'ont pas cru nécessaire d'être ennuyeux pour être vraiment sérieux et érudits.

Si M. Blanchemain avait vécu trente ans plus tard, il aurait choisi probablement une autre époque de notre vieille littérature ; il aurait, comme tous les autres, cherché à faire revivre les trouvères et les conteurs du

moyen âge. Mais alors ce n'était que le commencement. On venait de remonter un peu au-dessus du XVII^e^ siècle ; mais il y avait encore quelque témérité à oser soutenir qu'il existait en France de grands poètes et de grands écrivains avant Corneille et Descartes. Il était donc naturel que M. Blanchemain s'attachât à la Renaissance.

Depuis, bien d'autres raisons ont pu l'y retenir. Il a dû probablement se sentir à jamais attiré vers ces esprits gaulois et légers, à l'inspiration capricieuse et riante ; il a dû aimer ces poètes qui avaient courtisé la même muse que lui ; mais c'est aux préoccupations littéraires de sa génération qu'il faut demander l'explication de ses premières préférences.

Le premier qui l'attira, ce fut Vauquelin des Yveteaux, dont il donna en 1854, un volume d'œuvres inédites. Ce fut l'éditeur Aubry qui se chargea de la publication de ce volume ; depuis lors, il resta l'éditeur ordinaire de notre poète, qui l'a toujours regardé comme un ami.

Or, il était arrivé qu'en feuilletant les manuscrits de la Bibliothèque nationale pour y chercher des vers de *Des Yveteaux*, il découvrit des pièces de Ronsard. Jugez avec quel empressement il les recueillit, pour les donner au public.

Elles étaient au nombre de seize. Il en reprit aux éditions originales 29 qui avaient disparu des œuvres complètes ; il en ajouta 15 attribuées d'ordinaire à ce poète, avec des lettres et des discours, pour la plupart inédits. De tout cela il fit un charmant volume, qui parut chez Aubry, en 1855.

Si ce livre eût paru en 1828, au moment où Sainte-Beuve avait excité pour Ronsard tant de faveur et d'ad-

miration, il eût été salué comme un événement littéraire. Alors il n'eut pas le succès qu'il méritait.

Il nous donne sur Ronsard d'excellents renseignements, avec sa vie par Guillaume Colletet. C'est une bonne fortune pour nous que M. Blanchemain ait copié cette histoire des *Poètes français,* qui devait périr plus tard dans l'incendie du Louvre. C'est un service qu'il a rendu aux lettres en sauvant la substance de ce précieux manuscrit.

Nous avons, pour notre part, une estime toute particulière pour ce volume. Il nous conserve des pièces qu'il serait vraiment dommage de ne pas connaître. Assurément il y a des pages faibles, mais il suffirait d'une bonne pour faire passer toutes les autres et celles-là ne sont pas rares. Que pensez-vous, par exemple, de cette *odelette* :

Tay-toy, babillarde Arondelle,
Ou bien je plumeray ton aile,
Si je t'empoigne, et d'un cousteau
Je te couperai ta languette,
Qui matin sans repos caquette
Et m'estourdit tout le cerveau ? etc., etc.

Que pensez-vous de cette autre ?

. . . . . .
. . . . . .
Tu veux que j'achette pour toy
Une ceinture verdelette
Et une bague iolette
Pour en orner ton petit doy.

Tu veux l'épinglier de velours
Et une bourse toute telle
Qu'a Toinon, la sœur de Michelle,
Qui vient aux champs avecque nous.

Bien; à mon retour du marché,
Tu les auras, pourveu, bergère,
Qu'au premier somme de ta mère,
Quand le mastin sera couché,

Tu viennes quérir tes présents
Dessous la coudre où je t'attends.
Tu sais où elle est, mignonette,
Mais viens, mon cœur, toute seulette.

Que penser de ce sonnet contre l'Amour ?

Si c'est Amour de vivre comme beste,
Dessous le joug d'un féminin vouloir,
Rire, plorer, s'esjouir, se douloir.
Ainsi qu'il monte à Madame en la teste ;

Si c'est Amour faire le loup en queste,
Mettre corps, biens et vie à non chaloir,
Et puis au bout, au lieu de mieux avoir,
Estre payé d'un congé deshonneste ;

Si c'est Amour que perdre son service
Deux ou trois ans, et qu'un autre jouisse
Du bien qu'on est longuement poursuyvant ;

Allez ailleurs vendre telles coquilles,
Bran pour l'Amour et pour toutes les filles :
Je n'aymerai tant que seray vivant !

Assurément tout cela n'ajoute pas grand'chose à la gloire de Ronsard ; mais n'y a-t-il pas dans la plupart de ces vers une grâce qu'on trouve rarement au même degré dans d'autres œuvres pieusement recueillies ?

Nous ne parlerons pas des autres pièces plus longues et plus importantes qui ornent le volume. Nous ne parlons pas des sept morceaux en prose qui le terminent.

Ce n'est là, d'ailleurs, que le premier mot de M. Blanchemain, sur le poète vendômois. Depuis cette époque

jusqu'en 1867, il vécut et travailla pour lui, avec son ardeur de bibliophile et son cœur de poète.

Après avoir donné au public des *Œuvres inédites*, il songea à préparer une édition des *Œuvres complètes*. C'était une entreprise bien vaste et capable d'effrayer les plus intrépides. Mais M. Blanchemain ne se laissa pas épouvanter par les dificultés. Peu à peu il avait mieux senti la grande âme du grand poète méconnu et l'admiration le soutenait dans son travail.

M. Blanchemain nous apprend que c'est en cherchant des Yveteaux qu'il a trouvé Ronsard. Rien n'empêche de le croire. Mais il est probable que tôt ou tard la rencontre aurait eu lieu. Un homme qui aimait tant le XVI^e^ siècle ne pouvait longtemps passer à côté de celui qui l'avait couvert tout entier de son ombre, qui en avait été la plus glorieuse personnification.

Ronsard ! Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire des lettres, de destinée plus bizarre que la sienne.

Il n'est pas rare assurément de voir s'éteindre une gloire poétique ; il n'est pas rare de voir les renommées littéraires grandir ou décroître suivant les capricieuses fluctuations de la mode ou du goût. Mais si on nous disait, par exemple, que dans cinquante ans on ignorera presque le nom de Victor Hugo, nous ne pourrions y croire.

C'est cependant ce qui est arrivé pour Ronsard. Pendant un demi-siècle, il exerça sur la littérature et la poésie une souveraineté qui ne souffrit ni adversaires ni rivaux. De l'avis de tous, même de Montaigne, il égalait les anciens poètes de la Grèce et de Rome. Dans toute l'Europe civilisée, il était connu, traduit et vénéré comme un Homère. Lorsqu'il mourut, la France entière le pleura, et sa mémoire, revêtue de toutes les consé-

crations, parut entrer dans la postérité, dans la splendeur d'une apothéose.

Et vingt ans plus tard, il était déchu ; mieux encore, il était oublié.

Malherbe avait nié son génie : Boileau l'avait condamné sans le lire et la postérité avait accepté sur parole cette double condamnation.

Mais un jour devait venir où quelqu'un remonterait à cette source et, reconnaissant l'erreur, casserait le jugement. Un jour devait venir où des lettrés, secouant la poussière et le dédain de deux siècles, vengeraient le poète méconnu. Ce sera la gloire de M. Blanchemain d'avoir attaché son nom à cette réhabilitation.

Le premier qui l'a entreprise, c'est Sainte-Beuve. Et c'est encore à lui qu'on doit laisser la plus belle part du mérite, car il a l'honneur d'avoir donné le premier signal et porté les premiers coups. Mais, après lui, il restait beaucoup à faire. Plusieurs écrivains y ont travaillé avec talent. Mais c'est M. Blanchemain qui vient immédiatement après le maître. Son édition de Ronsard comprend huit volumes : huit volumes, c'est un bien long travail !

Le public ne se figure pas bien ce que c'est que faire une édition. Il croit que le tout consiste à ajouter quelques notes, à transporter quelques morceaux, à supprimer quelques parenthèses et à restituer quelques virgules. Je me souviens que ce préjugé avait le talent d'exaspérer un de nos maîtres, M. Ed. Tournier, qui souffrait de se voir considéré comme une sorte de correcteur d'épreuves et qui a longuement prouvé dans une Revue la sagacité, la patience et l'érudition qu'exigent de semblables travaux.

Il ne fallut pas moins de trois ans de recherches et d'efforts à M. Blanchemain pour donner à l'imprimeur les deux premiers volumes. Ils parurent en 1857, chez P. Joannet, qui publia le troisième une année après. En 1860, Pagnerre édita le quatrième, et c'est en 1867 seulement que Franck donna au public la fin tant attendue.

M. Blanchemain nous apprend lui-même, dans une lettre à M. Aubry, du 15 décembre 1867, la peine que ce travail lui avait coûté : « Mon édition de Ronsard est une œuvre à laquelle j'ai mis tous mes soins, qui m'a coûté douze années de recherches ; c'est un monument élevé à la gloire de l'homme qui fut regardé de son temps comme le prince des poètes, et qui, terrassé pendant trois siècles sous les jugements iniques de Malherbe et de Boileau, revendique désormais une place glorieuse parmi les grands génies dont la France a le droit de s'enorgueillir. »

Aujourd'hui cette place est conquise. Aujourd'hui personne n'ose contester la valeur du grand poète. Certains extraits en sont devenus classiques et certaines pièces sont dans toutes les mémoires, notamment ces admirables stances à Cassandre :

Mignonne allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautez laissé cheoir !

O vrayment marastre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse,
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Et ce sonnet à Hélène :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'estais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desjà sous le labeur à demy sommeillant
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille réveillant,
Bénissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;
Vous, serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez : n'attendez à demain ;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Est-il rien de plus gracieux, de plus finement poétique, que cette variante du *Carpe diem* ? Et dire que Malherbe a osé rayer de pareils vers !

Personne assurément n'oserait le faire aujourd'hui. Mais, encore une fois, à qui le devons-nous ? A Sainte-Beuve et à M. Blanchemain.

C'est là d'ailleurs ce qu'a reconnu et proclamé devant la statue de Ronsard, un autre artiste en littérature, M. Jules Simon, dont les éloges sont précieux et les jugements dignes d'être cités.

Ce dut être une belle journée pour M. Blanchemain que celle où il put voir la statue de son poète inaugurée avec éclat sur une des places de sa ville natale. Ceux qui l'ont vu, ce 23 juin 1872, assurent qu'il était rayonnant. Et pourquoi pas? Ayant été douze ans à la peine, ne méritait-il pas d'être un jour à l'honneur?

Pour nous, nous pensons que cette jouissance dut lui faire oublier bien des fatigues et que ce jour dut être l'un des plus beaux de sa vie.

III

Revenons au poète que nous avons laissé en 1852.

On se tromperait étrangement si l'on croyait que les travaux bibliographiques l'occupaient tout entier. Il faisait comme tous les travailleurs ; il se reposait en changeant de travail. Il y avait deux hommes en lui ; et les chants du poète délassaient le bibliophile et le commentateur. C'est un des traits caractéristiques de M. Blanchemain que cette union intime de deux qualités si différentes, on pourrait presque dire si contraires : l'érudition et la poésie. C'est encore un des côtés par lesquels il appartient au XVI^e^ siècle, à ce siècle des sciences et des belles-lettres, singulier mélange de travail et de facilité, de recherches et d'inspiration.

A juger d'après les forces que suppose une telle activité, on serait porté à prendre M. Blanchemain pour un de ces corps solides et vigoureux prêts à toutes les fatigues, capables de tous les excès. Et cependant c'était une santé douce et frêle, toujours délicate, presque chancelante. Il vivait de travail, parce que le travail, pour lui, était une sorte de recueillement et de repos.

Aussi ne lui demandez jamais, ne demandez jamais à ses vers l'amour du bruit et du mouvement, avec les agitations de la vie. Non. Ce qu'il lui faut, c'est la solitude, c'est le silence.

> Viens ! Réfugions-nous ensemble
> Loin de la foule et loin du bruit,
> Loin de ce Paris où je tremble
> Pour mon bonheur qu'un rien détruit.

Lui aussi, au tumulte de la grande Rome, aurait préféré l'ombre et la fraîcheur de Tibur :

> ... Mihi jam non regia Roma,
> Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.
> (Hor., *Ep.* I, 7, 43.)

C'est dans un coin du Berry, sur les bords de la Creuse, non loin des lieux alors chantés par George Sand, que M. Blanchemain chercha cette retraite, qu'il trouva l'herbe et les fontaines dont parle Virgile :

> ... Muscosi fontes, et somno mollior herba.
> (Virg. *Egl.* VII, 45.)

Venu à Saint-Gaultier vers 1853, dans la famille Dubray, également originaire de Normandie, et depuis longtemps alliée à la sienne, il vit les bords de la Creuse et se prit à les aimer.

Deux ou trois ans plus tard, il s'y fixait pour jamais, dans la délicieuse vallée de Longefont. — Longefont a toute une histoire, et il est surprenant que M. Blanchemain n'ait pas songé à l'écrire.

Ce fut un des plus anciens prieurés du pays. Thaumas de la Thaumassière (*Hist. du Berry*, liv. X, chap. 30) nous apprend qu'il fut fondé vers 1110. C'était un des cinquante-sept prieurés de Fontevrault. Aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, il reçut un accroissement considérable.

En 1201, dit l'auteur des *Esquisses pittoresques*, (p. 173 et suiv.), sœur Thibaude étant prieure, Umbaud la Mouche, chevalier, lui fit promesse de trois setiers de blé de rente et jura de la maintenir, *tactis sacrosanctis Evangeliis*. Les seigneurs de Déols, d'Issoudun, de Cors, de Romefort, de Gargilesse et de Prungé, firent aussi

des dons à *Dieu et à Notre-Dame de Longefont*. Au XVI^e^ siècle, il hérita de Loyse de Sully, la dernière des filles de Guyon de Sully, seigneur de Romefort, qui y était morte à l'âge de 14 ans (14 août 1526). De sorte que le prieuré de Longefont, riche et puissant, semblait pouvoir durer toujours.

Un siècle plus tard, il n'en restait que des ruines et un monceau de cendres.

Dans la nuit du 19 au 20 février 1638, le feu avait été mis en vingt endroits à la fois. Tout avait été consumé. Et, depuis lors, personne n'avait relevé ces murs abattus.

Tel est le lieu que M. Blanchemain avait choisi pour sa retraite. Assurément le visiteur qui va aujourd'hui à Longefont n'y retrouve guère de murs abattus. Tout y est vivant : tout y est joyeux. Un joli château s'élève au milieu d'un parc, moitié forêt, moitié jardin. On sent qu'un artiste a passé par là.

Il n'y a pas seulement passé ; il y a vécu, il y est mort. Une fois arrivé là, son rêve s'est trouvé réalisé. Et en effet, peut-on imaginer un plus beau coin de terre que Longefont? C'est riant comme tout ce qui a été rajeuni : c'est triste comme tous les lieux qui gardent des traces du passé. Tout y est poésie. Sur les ruines couvertes de saules de l'antique monastère, on peut méditer en silence, pendant que les peupliers agitent doucement leur pâle feuillage ; on peut cadencer des vers au bruit de l'eau qui coule dans la vallée.

Mais laissons le poète nous le décrire lui-même :

> A travers le rideau des peupliers mobiles,
> Sur ces murs en terrasse et de lierre couverts,
> Voyez-vous la maison au toit de sombres tuiles,
> Blanche au milieu des arbres verts?

Au murmure de l'eau qui bout sur les écluses,
Aux longs soupirs des bois agités par le vent,
On croirait voir errer les ombres des recluses
Sur les débris du vieux couvent.

C'est Longefont ! C'est là, dans ce val solitaire,
Que, priant et vivant loin du monde réel,
Les nonnes savouraient dans l'oubli de la terre,
L'avant-goût de la paix du ciel.

O désir de ma vie ! ô rêve insaisissable,
Que je poursuis sans cesse et qui me fuis toujours,
Rapide comme un flot, mobile comme un sable,
Espoir et tourment de mes jours !

Céleste paix ! Jadis chez ces vierges pieuses,
Dans ces murs où planait un sévère bonheur,
Tu vivais animant leurs voix harmonieuses,
A chanter le nom du Seigneur.

Les hymmes ont cessé : les nonnes désolées
Ont fui ces murs sacrés pour n'y plus revenir,
Et la cloche du cloître aux échos des vallées
Ne sait plus tinter l'angelus.

Mais toi, divine paix, tu demeures encore,
Mystérieux esprit, dans ce val délaissé
Où la Creuse caresse, indolente et sonore,
Les doux fantômes du passé.

Dans les rameaux tremblants des saules et des aulnes,
Tu te berces au vent comme un sylphe qui dort,
Quand le soleil penchant darde ses rayons jaunes
Où danse un flot d'insectes d'or.

Tu t'accoudes, pensive, au bord de la fontaine,
Je vois se dessiner ton reflet nébuleux
Dans cette urne de pierre où l'œil mesure à peine
Le profond cristal des flots bleus.

O vallon solitaire ! O riantes collines !
Rivage où l'onde suit un cours délicieux !
Toi, berceau verdoyant qui sur les eaux t'inclines,
Calme de la terre et des cieux.

Mystérieux accords qui formez le silence,
Mon cœur charmé par vous oublira ses douleurs,
Oh ! laissez-moi cacher ici mon existence
Entre les oiseaux et les fleurs !

(T. III, *Idéal*, pp. 3 et 4.)

Cette belle page est une de celles qui peignent le mieux notre poète, poursuivant comme un rêve, la paix du cœur et le silence des bois. Elle est datée de 1857.

Presque tous les vers de cette époque présentent le même caractère. Tous semblent écrits dans le recueillement, à la pâle clarté des étoiles, aux heures indécises du crépuscule ou de l'aurore. Partout on retrouve le ravissement d'une âme qui a trouvé la nature et qui s'enivre de ses parfums.

Tantôt c'est la muse riante et légère du printemps, comme dans ces vers d'avril adressés à un autre poète, Achille Millien :

. . . . . .
. . . . . .
La pervenche
Bleue et blanche
Au vent penche
Tout en fleurs ;
Et l'abeille
Qui sommeille
Se réveille
Dans les fleurs.

La fauvette
Qui béquette
Et caquette

Tout le jour,
Sémillante,
Sautillante,
Vole et chante
Tour à tour. etc., etc.
(T. III, p. 42 et suiv.)

Tantôt c'est la tristesse des jours nébuleux, c'est la chute des feuilles, c'est le départ des hirondelles, c'est la rêverie un peu sombre d'un jour d'automne : tel est ce sonnet plein d'harmonie :

Est-il rien de plus triste à l'âme solitaire
Que de se rappeler le temps qui fut heureux ?
Les oiseaux sont partis ; voici l'automne austère ;
Le bois secoue au vent ses feuillages nombreux.

Ils ont fui tour à tour ceux qui m'aimaient sur terre,
Emportant un lambeau de mon cœur douloureux,
Ils se sont envolés au pays du mystère :
Dépouilles des forêts, pleuvez, pleuvez sur eux !

Du bonheur fugitif n'êtes-vous pas l'emblème ?
Chaque jour je m'attriste en vous voyant jaunir,
La mort qui vous moissonne effleure mon front blême,

Et j'ai besoin, pour croire encore à l'avenir,
Qu'une voix consolante, en me disant : Je t'aime !
M'empêche de penser et de me souvenir !
(T. III, p. 17.)

Telles sont ces stances intitulées *Nuit d'automne :*

Il fait noir, la terre est sombre,
Pas un astre au ciel ne luit,
On entend vagir dans l'ombre
Le vent triste de la nuit.

Les grands arbres se balancent
Avec un gémissement,
Les flots sur le roc s'élancent
Et mugissent sourdement.

On dirait que l'eau qui gronde
Parle aux peupliers mouvants,
Et l'arbre répond à l'onde
En courbant sa tête aux vents...

. . . . . .
. . . . . .
O rêveur qui les écoutes,
Toi, dont le cœur effaré
Se déchire à tous les doutes,
Comme un chasseur égaré,

Il est une voix intime,
Aux soupirs plus douloureux ;
Ton âme, profond abîme,
Gémit plus tristement qu'eux.

Si le vent à l'arbre enlève
Sa parure de l'été,
Vois ton bonheur rêve à rêve
Par l'aquilon emporté.

Si l'eau se plaint au rivage
Des froids qui la gèleront,
Songe à cet hiver de l'âge
Qui va te glacer le front.

Le feuillage doit renaître,
Au printemps, plus radieux,
Le flot que l'hiver pénètre
S'élancera plus joyeux.

Mais cet hiver triste et morne,
Qui saisit ton corps perclus,
Est sans limite et sans borne :
L'été ne reviendra plus !

Sans qu'un autre espoir t'accueille
Sans refleurir de nouveau,
Tu tombes comme la feuille,
Tu t'écoules comme l'eau.

O rêveur ! songe à toi-même,
Passager dans ces lieux bas ;
Songe au sinistre problème,
A l'énigme du trépas.

Nul de ceux qui sont sous terre
Ne l'a dit à son linceul,
Vie ou mort, c'est le mystère
Que Dieu garde pour lui seul.

(T. III, p. 101 et suiv.)

Ailleurs, c'est la chanson plaintive que, dans la nuit, les bois disent aux cieux :

La connais-tu cette chanson plaintive
Que dans la nuit les bois disent aux cieux ?
As-tu longtemps, d'une oreille attentive,
Bu ces soupirs lents et mélodieux ?

As-tu senti la brise fugitive
Porter là-haut des parfums précieux,
Et regretté que ton âme captive
Ne pût monter dans l'espace avec eux ?

C'est que, la nuit, dans l'ombre et le mystère,
Aux astres d'or gravitant à l'entour
La terre envoie un baiser solitaire,
Du haut des cieux, les astres à leur tour
Laissent glisser leurs baisers sur la terre,
Et l'univers est enivré d'amour.

(T. III, p. 23.)

Un autre jour, c'est la méditation d'une promenade au cimetière :

Quand vous êtes couvert du linceul solitaire,
O morts, qu'éprouvez-vous ? etc., etc.

(T. III, p. 121).

Dans la même note, c'est cette belle pièce du *Vieux Fossoyeur,* où M. Blanchemain a rendu sombre et lugubre la gracieuse inspiration de Reboul :

Un ange, au radieux visage, etc., etc,

Nous nous laissons aller au plaisir de citer. Mais comment faire autrement ? Est-il possible d'analyser une pièce de vers ? C'est comme si on effeuillait une rose pour en faire sentir les parfums. Ainsi jugeait M. Blanchemain lui-même. Ainsi faisait-il quand il devenait critique. « Le moyen de faire connaître un poète, c'est toujours de le citer » ; dit-il à propos de Joseph Rousse. (*Bulletin du Bouquiniste*, 15 février 1867, p. 91.)

D'ailleurs pourquoi nous défendre d'avoir reproduit quelques belles pages ? Ceux qui ne les connaissaient pas nous sauront gré de les leur avoir fait connaître et ceux qui les connaissaient les auront relues avec plaisir.

C'est en 1858 que M. Blanchemain réunit toutes les rêveries de cette époque en un nouveau volume, sous ce titre bref et charmant: *Idéal.* Ce n'est pas une profession de foi littéraire que ce titre ; le poète nous explique lui-même pourquoi il la choisi. C'est que sa pensée est vaporeuse et insaisissable comme l'image de beauté entrevue par Phidias. C'est qu'il entend dans son cœur des voix qu'il ne peut rendre :

Pensée ! archange de lumière,
Étoile au radieux sillon,
Plus fragile que la poussière
Sur les ailes du papillon.

Quand il faut que je te saisisse,
Quand il faut que d'un doigt grossier
Je t'enchaîne et je t'assouplisse
Dans mon vers aux mailles d'acier,

Je sens que je suis sacrilège,
Que je mets en captivité
Celle dont le saint privilège
Est l'espace et la liberté.

Je sens que j'arrache au bocage
Le rossignol mélodieux,
Pour l'enfermer dans une cage,
Sans fleurs, sans ailes et sans yeux.....

Ainsi mes rimes cadencées
Ne sont plus que le cri moqueur,
L'écho douloureux des pensées
Qui chantaient si bien dans mon cœur.

Ce n'est pas d'ailleurs que nous éprouvions pour l'idéal de l'artiste la moindre répugnance. Car il n'y a pas de culte plus poétique; il n'y a pas de source plus féconde d'inspiration que le véritable idéal.

Le vrai, disons-nous, car il y en a un faux. « Si jamais, dit Sainte-Beuve, vous rencontrez un idéal, ou soi-disant tel, froid, monotone, triste, incolore, vaporeux, compassé, insipide, non pas brillant et varié comme le marbre, mais blanc comme le plâtre, non pas puissant et chaud comme aux jours de la florissante Grèce, quand le sang aux flots de pourpre enflait les veines des demi-dieux et des héros, quand les gouttes d'un sang ambrosien coulaient dans les veines mêmes des déesses, mais pâle, exsangue, mortifié comme en carême, s'interdisant les sources fécondes, vivant d'abstractions pures, rhumatisant de la tête aux pieds, imprégné, imbibé d'ennui, oh ! n'allez pas vous y méprendre, c'est celui-là même qui a si longtemps glacé les Muses françaises, c'est celui-là même qui les glacerait encore; c'est celui-là qu'il faut éviter. »

Voilà qui est bien dit. Mais, à côté de cet idéal qui glace, il en est un autre qui enflamme. A côté de celui-là qu'il faut fuir, il en est un que l'artiste doit aimer. C'est l'image du beau que dut rêver Platon ; c'est la voix mystérieuse qui devait inspirer à Homère l'harmonieuse mélodie de ses chants ; c'est l'esprit divin, fait d'air et de flamme, qui animait Virgile et qui chantait à l'oreille de Mozart ; c'est la main du génie ailé qui guidait le pinceau de Raphaël et le ciseau de Phidias.

— Rêves ! nous dira-t-on ; rêves et mensonges que tout cela ! — Qu'importe ? — Vrai ou non, nous aimons l'Idéal, nous l'aimons comme l'inspirateur du peintre et du poète, nous l'aimons comme la religion du sentiment et de la pensée, nous l'aimons comme l'art. Et si jamais la science, qui détruit toutes les illusions, venait aussi lever le voile et dissiper l'ombre qui couvre ces délicieux mensonges, nous repousserions la vérité, car nous ne pourrions voir sans douleur nos derniers rêves s'envoler. Mais la science ne contredit pas l'Idéal. Libre à elle de donner à la beauté l'origine qu'il lui plaira ; libre à elle d'en chercher à sa guise les premières causes et les premiers éléments : l'artiste n'en restera pas moins un cœur qui sent et ne raisonne guère ; l'idéal sera toujours un problème pour lui, alors même que le philosophe en pénétrerait les secrets. Donc, ne redoutons pas pour l'Idéal, comme pour le dieu Psyché, les clartés indiscrètes de la science ou la curiosité téméraire de la spéculation. L'avoir mieux connu, ce n'est pas le moins aimer : les yeux et le cœur du philosophe et du savant resteront toujours ouverts à ses magiques influences. Et si le mystère est nécessaire à ses séductions comme à celles de l'antique Eros, tous les efforts des esthéticiens

ne réussiront pas à lui arracher son dernier mot, à déchirer son dernier voile. — Qu'est-ce que l'Idéal ? dites-vous. C'est le génie mystérieux, c'est le souffle insaisissable qui domine l'artiste, mais que l'artiste lui-même serait impuissant à définir.

« Qu'est-ce que la poésie? disait Lamartine. Comme tout ce qui est divin en nous, cela ne peut se définir par un mot ni par mille. C'est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus divin dans la pensée, de ce que la nature visible a de plus magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons.

» C'est à la fois sentiment et sensation, esprit et matière et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence, qui saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination et musique pour l'oreille. Voilà pourquoi cette langue, quand elle est bien parlée, foudroie l'homme comme la foudre et l'anéantit de conviction intérieure et d'évidence irréfléchie, ou l'enchante comme un philtre, et le berce, immobile et charmé, comme un enfant dans son berceau... »

Telle fut la poésie de Lamartine lui-même : telle fut celle de M. Blanchemain, dans ce troisième Recueil surtout qu'il voulut appeler: *Idéal.*

Nous avons pour notre part, une affection particulière, une sorte de préférence pour ce volume. Il a un charme plus pénétrant et plus doux ; il semble mieux senti, plus vécu.

C'est aussi celui qui appartient le mieux au Berry. Personne n'en a fait la remarque ; rien n'est cependant plus vrai. Presque tous ces vers ont été écrits à Longe-

font. On entend murmurer la Creuse « *indolente et sonore* » ; on voit se dresser le donjon de Romefort, autour duquel l'imagination du poète bâtit des légendes.

— *Vois*, dit-il à Marie-Désirée,

Vois comme il fait beau ce soir !
Viens t'asseoir
Avec moi sur la colline,
D'où le val et les coteaux
Sont si beaux
Aux feux du jour qui décline, etc., etc.
(T. III, p. 115 et suiv.)

Oui, c'est bien là qu'il chantait, sur cette colline, dans ce vallon.

Ce n'est pas que la Normandie soit tout à fait absente. Elle revient quelquefois, resplendissante et pure comme dans un rêve :

Hier j'étais assis sur la falaise ardue,
D'où mes yeux embrassaient un immense pays,
Et, rêveur, je laissais errer dans l'étendue
Mes regards éblouis.

Je voyais devant moi ma verte Normandie,
Ses prés couverts de fleurs, ses fertiles guérets,
Et les monts où soufflaient une brise attendrie
Par l'ombre des forêts.

Le soleil rayonnait au-dessus de ma tête,
De bleuâtres vapeurs à l'horizon flottaient ;
Et les vieux toits de chaume avaient un air de fête,
Et les oiseaux chantaient.

Un gothique clocher perçait entre les arbres,
Roi du village et fier de son noble appareil ;
Des rochers éloignés brillaient comme des marbres
Aux rayons du soleil.

La Seine, découpant le vaste paysage,
Errait, serpent d'azur au gracieux contour,
Reflétant sur ses eaux et le ciel sans nuage,
Et les bois d'alentour.

Elle se divisait parmi de vastes îles,
Puis dans un vallon creux cachait son cours changeant,
Enfin reparaissait entre deux champs fertiles,
Comme un ruban d'argent.

Ce grand fleuve à nos pieds et cet horizon vaste,
Ces champs, ces monts, ces bois, ce village écarté,
Composaient un spectacle immense, plein de faste
Et de sérénité...

(T. III, p. 46 et suiv., *Paysage.*)

Quel délicieux paysage ! Comme l'on sent, dans ces vers, palpiter le cœur du vrai Normand. Mais ces pages sont rares dans le volume ; c'est même la seule, à ce qu'il semble; toutes les autres appartiennent à la Creuse et au Berry.

Il aurait pu mettre en tête du volume un hymne semblable au premier. Il aurait pu le commencer par ces vers qu'il inséra plus tard dans son dernier recueil, en les dédiant à M. Maxime Dubray, de Saint-Gaultier, qui était pour notre poëte un parent et un ami :

Laissons glisser la barque, et tandis que la Creuse
Caresse les rochers de son onde amoureuse,
Que les grands peupliers, avec un gai frisson,
A la chanson des flots unissent leur chanson,
Dis-moi le vieux Berry, pays des mœurs antiques...

(T. V, *Sonnets et Fantaisies,* p. 73 et suiv.)

Cette dédicace, il ne l'a pas écrite au fronton du livre, mais on la trouve répandue à chaque page, et traduite en beaux vers qui prouvent bien que M. Blanchemain avait admis dans son cœur une deuxième patrie.

IV

Quand parut, en 1858, ce volume de poésies intitulé *Idéal*, M. Blanchemain avait déjà 42 ans. Ce n'est plus l'âge de l'enthousiasme et des rêveries ; c'est celui du recueillement et du travail. Le poète dit adieu aux amours et aux chansons.

Croire qu'il ne fit plus de vers serait méconnaître trop étrangement le démon de la poésie. Quand une fois il s'est emparé de quelqu'un, c'est jusqu'à la fin. Mais, depuis cette époque, la poésie ne fut plus qu'une distraction pour notre littérateur.

Après avoir vécu de ses rêves, il se plut à vivre de ceux d'un autre âge. Revenant à ses chers poètes du XVI^e^ siècle, il se pénétra tout entier de leur esprit et de leur temps. Il les étudia, lisant et relisant ce qui restait d'eux, disputant à la poussière des bibliothèques leurs ouvrages méconnus.

C'est ainsi qu'il a pu nous donner bien des vers inédits. C'est ainsi que, durant 24 ans, de 1855 à sa mort, il a fait imprimer plus de 50 volumes en notices ou éditions.

Jamais époque ne donna une telle moisson de poètes que le XVI^e^ siècle. On peut dire que M. Blanchemain n'en ignora aucun : Ronsard et la Pléiade ; Malherbe et son École, furent tour à tour l'objet de ses recherches et de ses travaux.

Nullius addictus jurare in verba magistri,

disait Horace. M. Blanchemain ressemblait à Horace sur ce point. Admirateur passionné de Ronsard et de la

Pléiade, il a su parfaitement rendre justice à l'école rivale et à Malherbe.

Malherbe est trop connu pour qu'il soit besoin d'en rien dire ici. Quels sont ceux qui n'ont appris par cœur et qui ne savent encore quelques-uns de ces vers comparables à ce que Racine et Corneille ont écrit de plus pur ?

Mais ce que l'on ne fait jamais ressortir, c'est le côté railleur et spirituel de Malherbe. La postérité n'a vu en lui que le pédant si bien dépeint par Balzac. On n'y verra jamais autre chose. Mais il est vrai que Malherbe était bien de son siècle, sceptique et mordant, vrai contemporain des aimables esprits dont nous allons parler. Un matin il allait rendre visite à la duchesse de Bellegarde ; on lui dit qu'elle était à la messe : « Pourquoi faire? dit-il ; qu'a-t-elle à demander à Dieu maintenant que le maréchal d'Ancre est mort ? » — De qui est cette parole ? N'est-elle pas digne de Gombauld ou de Vauquelin ?

Je crois bien cependant que M. Blanchemain ne dut jamais aimer beaucoup Malherbe.

Il n'en a publié qu'un volume et assez tard, en 1877.

Mais il est un disciple de cette école pour lequel il a plus fait, c'est le Président Fr. de Maynard.

Maynard est un des poètes dont les œuvres et le nom avaient laissé le plus de traces. Au XVIII^e^ siècle, il était encore lu, et nous trouvons dans La Harpe et dans Voltaire des jugements très flatteurs sur son talent. — M. Blanchemain commença par donner 3 volumes des *Œuvres poétiques*, qui parurent de 1864 à 1867. Cette même année, il publia une Notice biographique.

Il nous apprend que François de Maynard était né à Toulouse en 1582. A propos de sa mort, il relève une erreur

de M. Roschach, le savant continuateur de Dom Vaissette (*Hist. gén. du Languedoc,* t. XIII, 1876, p. 247), qui fait mourir en octobre (1646), et à Toulouse, le poète qui mourut le 28 décembre et à Saint-Céré (Lot, arrondissement de Figeac), ainsi que le prouvent les registres de cette paroisse cités par M. Blanchemain. D'abord secrétaire de la reine Marguerite de Navarre, puis président au siège présidial d'Aurillac, Maynard obtint sur la fin de sa vie le titre de Conseiller d'État. Mais ce ne fut pas sans peine. Le cardinal de Richelieu lui avait toujours refusé toute faveur. Un jour il lui lut un placet où il se supposait aux Enfers un dialogue avec François Ier, finissant par ces vers :

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans ce monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

« Rien ! » répondit Richelieu avec impatience. Et il tint parole.

Peu importent d'ailleurs ces petites querelles. Chez Maynard, le poète valait mieux que le magistrat.

Vivant à Paris de 1605 à 1611, il avait pris rang parmi les disciples les plus enthousiastes de Malherbe, et dès 1619 il avait publié un poème pastoral, *Philandre*, qui eut plusieurs éditions et que M. Blanchemain a aussi réédité en 1867. Malherbe, si nous en croyons Tallemant des Réaux, disait que « Maynard estait celui de tous ses élèves qui faisait le mieux des vers... » Sa réputation devint bientôt assez établie pour le faire entrer un des premiers à l'Académie française en 1632, et à l'Académie des Jeux floraux, où on lui décerna une Minerve

d'argent. — Aujourd'hui ces jugements n'ont plus de valeur et tout porte à croire que le poète toulousain ne redeviendra jamais populaire. C'est dommage, car on trouve chez lui de la grâce, de la pureté, du bon goût et même une certaine finesse. Témoins ces vers, qui sont peut-être les plus connus :

Muses, Parnasse est une terre
Où désormais nos nourrissons,
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
Feront de petites moissons.

Mais les vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellents esprits
La faveur des princes est morte ;

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

De Maynard à Du Lorens, la transition est toute faite. Ce sont des contemporains, tous les deux, moitié poètes, moitié magistrats. Né à Châteauneuf en Thimerais, en 1583, successivement avocat au parlement de Paris et au Présidial de Chartres, Jacques *Du Lorens* mourut en 1658, président au bailliage de sa ville natale.

Ce qui est resté de ses OEuvres poétiques, ce sont ses *Satires*. Mais, comme l'a très bien fait remarquer M. Blanchemain, il y en a deux recueils différents. Le premier comprend 25 pièces distribuées en deux livres, et date de 1624. Le second en possède 26 et date de 1646. Il diffère entièrement du premier. Si l'on y retrouve parfois les mêmes idées, elles prennent un autre tour, qui les rend neuves et originales. C'est par lui que commença M. Blanchemain, en 1868. Mais il avait toujours nourri

l'espoir d'éditer le second. En 1879, en effet, il l'a livré à l'impression. La mort ne lui a pas permis de le voir terminé.

Ce qu'on connaît le mieux aujourd'hui de Du Lorens, c'est sa femme. Le fait est que c'était bien l'esprit le plus entêté, le plus maussade, le plus insupportable qu'on pût rêver. Elle lui avait apporté sa fortune ; elle se croyait permis d'en faire pour son argent. Le poète s'en est vengé dans la satire *Du mariage :*

J'y suis, par mon destin ou bien par mon péché,
N'en déplaise au lecteur, comme un autre attaché.
Au lieu de me jeter, un jour par la fenêtre,
Je souffris que l'on mît à mon cou ce chevêtre.....
. . . . . .
La femme que j'ai prise est une des meilleures ;
Mais cependant elle a de si mauvaises heures,
Que Socrate y fût-il (que Xantippe exerçait).,...
. . . . . .
Il serait bien contraint de luy quitter la place.

Enfin il eut la consolation de porter son deuil et d'écrire sur sa tombe cette épitaphe touchante:

Cy-gist ma femme ; ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien !

Il poussa la gaîté jusqu'à se remarier, à 74 ans. « Grande audace ! dit M. Blanchemain. Aussi ne survécut-il pas plus de quatre ans à cet exploit. »

Tel était l'homme ; nous pourrions ajouter: telle était la femme.

Du Lorens est un de ceux que M. Blanchemain affectionnait entre tous. Il avait été frappé tout d'abord par une des satires de 1646 sur le vrai *Tartufe*. Là-dessus,

avec un peu d'imagination, il bâtit une légende. La page est charmante et nous regrettons de ne pouvoir la citer. M. Blanchemain suppose que le jeune Poquelin, vers 1646, reçut un jour la visite du vieux satirique l'engageant à écrire des comédies et lui laissant en souvenir un livre de sa façon.

« Resté seul, Molière ouvrit le volume que lui avait offert le vieil original. — C'était un in-quarto, frais sorti de la boutique de Sommaville et qui portait pour titre : Les Satires de M. Du Lorens, Président de Châteauneuf.

» Le jeune comédien sauta la préface et lut :

Que je suis dégoûté de la plupart des hommes,
Quand je les considère, en ce temps où nous sommes !
Mais surtout je hay ceux dont le semblant est doux,
Qui n'entendent jamais la messe qu'à genoux ;
S'ils parlent, c'est de Dieu, de sa bonté suprême,
De se mortifier, renoncer à soy-même.....
. . . . . .

Après avoir tenu ce langage des Cieux.....,
Croirais-tu bien, Monsieur, qu'ils sont fort vicieux,
Et que celui d'entre eux qui fait plus d'abstinence,
Dont la face est plus triste, a le moins d'innocence.
Après ces oraisons, est-il hors de l'Église,
A son proche voisin il trame une surprise...
. . . . . .

Il cajole sa femme, et la prie en bigot
De faire le péché qui fait un homme sot.
Encore qu'il soit tenu plus chaste qu'Hippolyte,
Il est aussi paillard ou plus qu'un chien d'ermite.
Au reste, à l'entretien il est si papelard,
Que vous ne diriez pas qu'il eût mangé le lard ;
A sa douce façon et modestie extrême,
Il paraît innocent ou l'innocence même ;
Il porte un cœur de sang sous un dévot maintien,

S'il preste, c'est un juif sous l'habit d'un chrétien,
Et son debiteur le fuit de même, s'il faut dire,
Qu'un voleur un prévôt, une nymphe un satyre ;
C'est le plus inhumain de tous les créanciers.
Je le sçay, pour avoir esté sur ses papiers...

Gardez-vous bien de lui les jours qu'il communie :
C'est lors que son prochain il tâche de tromper
Et dans un vieux dessein, s'il peut, l'envelopper.
On le prend pour béat, à sa mine, à son geste,
Et son discours de miel le fait juger céleste ;
On croit tout ce qu'il dit, on ne penserait pas
Qu'il voulût décevoir après ce saint repas ;
De la religion il dispute, il babille,
Et vous fait un procès dessus un point d'aiguille.

« Le jeune Poquelin s'arrêta, dit M. Blanchemain, et tomba dans une rêverie profonde... — Tartufe était éclos dans la cervelle de Molière. »

Comme tout cela est joliment inventé ! — Comme ces vers de Du Lorens sont forts, mordants et bien frappés ! — N'est-ce pas vraiment fâcheux que l'auteur reste parmi ceux que personne ne lit ?

Doublet, dont M. Blanchemain s'occupa après Du Lorens, fut plutôt un érudit qu'un poète original. Il avait traduit les *Mémorables* de Xénophon, avait beaucoup lu les poètes grecs et, de ses lectures, avait formé un recueil de poésies, moitié originales, moitié traduites, qui parurent en 1559, sous ce titre : *Élégies avec quelques épigrammes traduites en grec et en latin* (in-4°).

M. Blanchemain se garda bien de faire reparaître les traductions oubliées du poète dieppois; mais il prépara une jolie édition des *Elégies*, qui fut publiée pour la société des Bibliophiles normands, en 1869. Deux ans

plus tard, il en donna un deuxième tirage à Paris, joignant aux *Élégies* des *Épigrammes* et des *Rimes diverses*. Nous aimons à voir dans ce travail un sentiment de patriotisme normand pour un dieppois. Mais Doublet est un des poètes du XVI^e^ siècle qui ont le moins de chances de revivre.

Un autre normand qui ne fera guère plus de bruit, c'est encore ce terrible Robert Angot de l'Esperonnière dont M. Blanchemain a donné 4 volumes (1873-1878). La notice nous apprend qu'il vécut de 1580 à 1637. C'est donc, à proprement parler, un poète du XVII^e^ siècle, comme Courval-Sonnet, Maynard, Du Lorens, etc. Mais il est loin d'avoir leur talent et sa renommée ne dépassera guère la société rouennaise qui l'a fait éditer. C'est là probablement tout ce que voulait M. Blanchemain. Il y aura réussi.

Que n'a-t-il pas fait pour les poètes de la Normandie ! Signalons encore une édition des OEuvres poétiques d'Antoine Corneille, frère aîné de Pierre et de Thomas, poète comme eux, mais un peu moins célèbre.

Encore un autre poète Normand, mais plus connu qu'André Corneille, Doublet ou Robert Angot, c'est Courval-Sonnet (1577-1635). A l'exemple de Régnier, il a raillé quelquefois avec cynisme mais toujours avec verve et entrain, les abus du temps, la simonie et la corruption du clergé, la vénalité des juges, les malversations des financiers, les femmes et le mariage, le mariage qu'il qualifie

> D'horrible enfer, de gouffre de misères,
> De déluge d'ennuis, de foudre de colères,
> De torrent de malheurs, ou d'océan de maux,
> D'arsenal de chagrins, magasin de travaux....

Les *Satires* de Courval sont considérables. M. Blanchemain les a réunies en 3 volumes (1877).

Ce n'est d'ailleurs que par exception que M. Blanchemain travaillait pour d'aussi petits talents. Car nous trouvons à cette époque parmi ses poètes préférés des noms comme Tahureau, O. de Magny, Melin de Sainct-Gelays, etc...

Tahureau, Jacques, (1527-1555), était né au Mans. Venu de bonne heure à Paris, il s'était lié avec les beaux-esprits de son temps, s'était fait remarquer par sa vivacité, son élégance, son humeur joyeuse et amie des plaisirs. Revenu bientôt au Mans, il s'y était marié et était mort peu de jours après son mariage, funeste mariage *qui fut cause de sa mort,* dit Collet et sans s'expliquer autrement. Il avait 27 ans.

Quand il mourut on connaissait encore fort peu ses vers. C'est une année seulement avant sa mort qu'avaient paru ses *Poésies* et ses *Mignardises amoureuses.* On les réédita plus tard, ainsi que ses *Dialogues;* mais, depuis, les bibliophiles attendaient une réédition moins fautive que celle de 1574. C'est M. Blanchemain qui la leur donna. Elle comprend quatre volumes, dont deux parurent en 1868 sous ce titre: *Mignardises Amoureuses de l'Admirée*, et les deux autres en 1870, sous le nom de *Poésies.*

Jacques Tahureau, dit Sainte-Beuve, est le Parny du XVI^e^ siècle. Il n'en est pas en effet qui mette dans ses descriptions plus de chaleur et de passion. Nous ne voulons pas citer, de peur de paraître un peu trop moyen âge ; mais qu'on nous permette cependant de choisir une petite page assez convenable et assurément fort réussie. Est-il, comme dit Sainte-Beuve, est-il parmi nos poètes

érotiques quelqu'un qui ait jamais rendu la chaleur âpre et le délire cuisant de la jouissance en traits plus saisissants que dans ce *baiser* tout de flamme ?

Qui a lu comme Vénus,
Croisant ses beaux membres nus
Sur son Adonis qu'ell' baise,
Et lui pressant le doux flanc,
Son cou douillettement blanc
Mordille de trop grand aise

Qui a lu comme Tibulle
Et le chatouillant Catulle
Se baignent en leurs chaleurs ;
Comme l'amoureux Ovide,
Sucrant un baiser humide,
En tire les douces fleurs ;

Qui a vu le passereau.
Dessus le printemps nouveau,
Pipier, battre de l'aile,
Quand d'un infini retour
Il mignarde sans séjour
Sa lassive passerelle ;

La colombe roucoulante,
Enflant sa plume tremblante,
Et liant d'un bec mignard
Mille baisers dont la grâce
Celle du cygne surpasse
Sus sa Lœde frétillard ;

Les chèvres qui vont broutant
Et d'un pied léger sautant
Sur la molle verte rive,
Lorsque d'un trait amoureux
Dedans leur flanc chaleureux
brûlent d'amour lascive ;

Celui qui aura pris garde
A cette façon gaillarde
De tels folâtres ébats,
Que par eux il imagine
L'heur de mon amour divine,
Quand je meurs entre tes bras

Tahureau sut aussi fort bien manier l'épigramme, nous n'en voulons pour preuve que ces quatre vers contre une courtisane :

Ne t'esbahis plus si Nérée
Vend si cher maintenant l'amour ;
Elle veut avoir la rusée,
De quoy l'acheter à son tour.

Tout cela est bien un peu léger. Mais nous avons vraiment pitié de notre époque quand nous la voyons aussi scrupuleuse sur des gauloiseries qui ne choquaient pas nos bons aïeux. On se demande où s'arrêtera le courant de pruderie ridicule qui nous entraîne. Déjà l'on ne peut plus représenter aux Français les pièces de Molière telles qu'elles ont été écrites. Déjà nous crions au scandale quand on nous reproduit fidèlement les traits un peu grivois de nos vieux poètes nationaux.

M. Blanchemain ne partageait pas nos terreurs effarouchées. Il semble au contraire s'être complu dans l'étude de ces poésies franchement légères. Il a beaucoup aimé Rabelais. Il avait longtemps étudié Brantôme et laisse inachevée une étude sur les *Dames Galantes* destinée à l'édition Jouaust. « C'est de la gaîté gauloise, dit-il quelque part, ce n'est pas de la corruption. Au temps jadis, les langues étaient libres et les cœurs chastes : aujourd'hui, les langues sont chastes, les cœurs ne

le sont plus. » — Il croyait que l'esprit et le rire sont deux sels qui gardent toutes choses de se corrompre. Voilà pourquoi il aima Tahureau : voilà pourquoi il aima tout le XVI^e^ siècle.

Un fils de Tahureau, c'est bien encore ce joyeux Dalibray, qui mourut juste un siècle après lui (1655). Lui aussi se complut dans les sujets frivoles ; lui aussi courtisa la muse du plaisir et de l'amour. Quittant la magistrature et sa contrainte, lui aussi vécut d'une vie indépendante et désordonnée, en compagnie de Saint-Amant, Faret, Benserade et autres gais rimeurs.

M. Blanchemain avait préparé une édition de ce poète aimable ; mais la mort est encore venue se jeter à la traverse. Il paraît que le livre est sous presse ; mais il n'a pas été donné à l'auteur d'en voir l'apparition.

A côté de ces poètes gaillards, il convient encore de placer Lasphrise et Olivier de Magny. De l'aveu de M. Blanchemain lui-même, le capitaine Lasphrise est un des originaux du temps passé. Ce fut un coureur, un vicieux, un débauché ; mais nous ne dirons rien de lui car M. Blanchemain ne lui a consacré qu'une notice.

Magny fut presque un homme d'État. Né à Cahors, il fut cinq ans secrétaire d'ambassade à Rome, sous François I^er^, et mourut en 1560, secrétaire du roi Henri II.

Mais s'il était un peu diplomate, il était surtout poète. En 1553, il publia sous le titre d'*Amours,* un recueil de vers adressés aux grandes dames, aux grands seigneurs et à sa maîtresse. En 1554, il donna ses *Gayetez,* d'une inspiration digne de Tahureau ; en 1557, parurent ses *Soupirs,* composés de sonnets amoureux, pleins de délicatesse et d'élégance ; enfin, en 1559, une année avant

sa fin, il avait donné cinq livres d'Odes, dont la plus connue est celle sur *la Prise de Calais*.

M. Blanchemain négligea les Odes, mais il sut reconnaître dans les autres poésies une grâce et une fraîcheur qui méritaient bien de les protéger contre l'oubli. — Il les réunit en trois volumes, qui furent édités à Turin en 1870.

Ces trois volumes comptent assurément parmi les plus agréables entre ceux que M. Blanchemain nous a donnés. Qu'on nous permette de citer un seul exemple. C'est un sonnet tiré des *Soupirs :*

Ce que j'aime au printemps, je te veux dire, mesme :
J'aime à flairer la rose, et l'œillet, et le thym,
J'aime à faire des vers et me lever matin,
Pour, au chant des oiseaux, chanter celle que j'aime.

En été, dans un val, quand le chaud est extrême,
J'aime à baiser sa bouche et toucher son tétin,
Et sans faire autre effet, faire un petit festin,
Non de chair, mais de fruits, de fraises et de cresme.

Quand l'automne s'approche et le froid vient vers nous,
J'aime avec la châtaigne avoir de bon vin doux,
Et assis près du feu, faire une chère lye.

En hiver, je ne puis sortir de la maison,
Si n'est, au soir, masqué ; mais en cette saison,
J'aime fort à coucher dans les bras de ma mie.

N'est-ce pas là dans ce genre un peu grivois, un modèle de bon goût ? Mais on se tromperait fort si on croyait que tous les sonnets d'Olivier de Magny valent celui là. Il en est de détestables, tels que celui-ci, qui eut alors l'importance d'un événement littéraire et qui nous pa-

raît aujourd'hui parfaitement ridicule. C'est le dialogue d'un amant et du vieux nocher Caron :

L'Amant. — Holà! Caron, Caron, nautonnier infernal!
Caron. — Quel est cet importun qui, si pressé, m'appelle?
L'Amant. — C'est l'esprit éploré d'un amoureux fidèle,
Qui, pour toujours aimer, n'eut jamais que du mal.

Caron. — Que cherches-tu, dis-moi?
L'Amant. — Le passage fatal.
Caron. — Quel est ton homicide?
L'Amant. — O demande cruelle!
Amour m'a fait mourir.
Caron. — Jamais dans ma nacelle
Nul sujet à l'amour je ne conduis à val.

L'Amant. — Mais, de grâce, Caron, reçois-moi dans ta barque.
Caron. — Cherche un autre nocher; car ni moi, ni la Parque
N'entreprenons jamais sur ce maître des dieux.

L'Amant. — J'irai donc malgré toi, car j'ai dedans mon âme
Tant de trai's amoureux, tant de larmes aux yeux,
Que je serai le fleuve, et la barque, et la rame!

Heureusement pour Olivier de Magny qu'il ne composa pas beaucoup de chefs-d'œuvre comme celui-là. Il se contenta plus souvent d'être gracieux et naturel.

Un autre qui lui ressembla un peu par ce côté c'est Marion.

Jehan Marion est une trouvaille de M. Blanchemain. C'est lui qui a déterré son manuscrit ignoré et l'a mis au jour. — Malgré les recherches les plus actives, il n'a pu constituer sa biographie. Tout ce qu'il a pu établir c'est son nom et son origine de Nevers. Le volume est intitulé : *Rondeaulx et vers d'amour*. Il a paru chez Willem en 1873.

Dans ce genre élégant et amoureux, M. Blanchemain ne pouvait laisser Louise Labé.

Louise Labé (Charly, dame Perrin, dite) née à Lyon en 1526, morte en 1566, est aussi célèbre par ses galanteries que par ses vers. C'est encore un des exemples qu'on pourrait invoquer contre l'enseignement secondaire ou supérieur des jeunes filles. Son père lui avait fait apprendre le grec, le latin, l'espagnol, la musique, l'escrime, la gymnastique... tant de choses que, mariée à un riche cordier, qui ne devait pas savoir le premier mot de tout cela, on prétend qu'elle alla chercher ailleurs ses distractions. Ennemie de la vulgarité, du *bourgeois*, comme nous disons aujourd'hui, elle recevait en sa maison la société élégante des grands seigneurs et des grands artistes, leur montrant, dit Du Verdier, «les pièces les plus secrètes qu'elle eût». Mais ce sont les mauvaises langues qui disent cela. D'ailleurs la *belle cordière* s'est parfaitement justifiée elle-même:

A faire gain jamais ne me soumis,
Mentir, tromper et abuser autrui
Tant m'a déplu que médire de lui;
Mais si en moi rien y a d'imparfait,
Qu'on blâme amour, c'est lui seul qui l'a fait.

On ne compte plus les rééditions de ses poésies. Celle de M. Blanchemain date de 1875.

Deux ans auparavant, il avait édité les œuvres d'un autre poète tout aussi célèbre que Louise Labé et non moins galant qu'elle, Melin de Sainct-Gelays. C'est une bien aimable figure que celle de Sainct-Gelays. Né à Angoulême en 1491, mort à Paris en 1558, il est le type le mieux réussi d'un genre aujourd'hui bien disparu. C'est l'abbé qui sait allier l'esprit à la religion et qui peut, malgré la gravité de son habit, devenir l'ornement d'une société spirituelle et galante. Agréable cavalier, joyeux

convive, versificateur délicat, musicien distingué, il réunissait toutes les qualités pour plaire. Ne nous étonnons pas s'il y réussit.

Il mourut comme il avait vécu, en riant. On raconte que ses médecins discutant à son chevet sur la nature de sa maladie : « Messieurs, dit-il, je vais vous tirer d'embarras ! » Il leur tourna le dos et rendit le dernier soupir.

Les poésies de Melin de Sainct-Gelays eurent de son temps une grande vogue. Il fut surnommé l'*Ovide français*, et c'est un de ceux que la postérité avait le plus répectés. Mais depuis 1719, personne n'avait réédité ces œuvres aimables. M. Blanchemain le fit, de concert avec MM. Em. Phelippes-Beaulieux, R. Deziemeris, etc. Il a même reconnu cette collaboration dans des *Triolets* entièrement réussis :

A PHELIPPES-BEAULIEUX.

Le sire abbé de Sainct-Gelays
Était un abbé de Thélème.
Ami du curé Rabelais,
Le sire abbé de Sainct-Gelays,
Pour faire des jours gras complets,
Rognait sur le temps du carême.
Le sire abbé de Sainct-Gelays
Était un abbé de Thélème.

Tout son cœur est dans ce livret,
Autant que mien il est bien vôtre.
Gai rimeur, amant indiscret,
Tout son cœur est dans ce livret.
Mon cœur à le suivre est tout prêt :
Voulez-vous prendre l'un et l'autre ?
Je joins mon cœur à ce livret :
Autant que mien il est bien vôtre.

Aujourd'hui Melin de Sainct-Gelays trouve place dans les recueils classiques. C'est justice. Quoi de plus poétique que cette page du *Vieillard de Vérone*, imitée de Claudien ? Quoi de plus spirituel que cette épigramme des *Trois Sourds ?*

Un sourd fit un sourd assigner
Devant un sourd dans un village,
Puis s'en vint son droict entonner ;
La demande estoit d'un fromage;
Le juge estant sur ce suspens
Déclara bon le mariage
Et les renvoya sans dépens.

Un autre poète, bien connu maintenant, pour lequel M. Blanchemain travailla, c'est encore Vauquelin de la Fresnaie.

Nous ne serions pas étonnés qu'il ait été attiré vers lui par son origine. Car Vauquelin est encore un enfant de la Normandie. Né en 1536, mort en 1606, il fut successivement avocat du Roy, lieutenant-général, président au baillage de Caen, et surtout poète et littérateur.

Il a laissé cinq livres de *Satires* et un *Art poétique* que Boileau a connus sans les citer. Il s'est essayé dans la poésie légère, faisant des contes et des épigrammes qui ont encore de la pointe et de l'esprit.

L'*Art poétique* a été réédité par M. Ach. Genty ; M. Blanchemain prit les *Foresteries*.

Vauquelin aimait vraiment la campagne. Son vers est bien parfois un peu prosaïque ; mais il est souvent très gracieux, comme dans ce passage :

Et puis se reposant dessous l'ombrage épais
D'un grand hêtre touffu, pour prendre un peu le frais,
Il oit dans les forêts des vents le doux murmure,

Qui semble caqueter avecques la verdure.
Il oit le gazouillis de ces mille ruisseaux,
Dont les naïades font parler les claires eaux ;
Il oit mille oisillons qui sans cesse jargonnent,
Et les gais rossignols qui par-dessus fredonnent ;
Il oit un escadron, un essaim bourdonnant
D'abeilles qui là vont un grand bruit démenant ;
Il oit sourdre à bouillons les sources fontainières ;
Il contemple le cours des bruyantes rivières...

De tels vers, et il en est de meilleurs dans Vauquelin, justifient les préférences de M. Blanchemain. Depuis longtemps d'ailleurs il avait fait connaissance avec cette famille de poètes.

Dès 1854, il avait donné un livre d'Œuvres inédites de Vauquelin des Yveteaux, qui est le fils de Jean de la Fresnaie.

Ce Nicolas des Yveteaux est bien peut-être la physionomie la plus originale de ce temps qui en eut tant d'autres. Né au château de la Fresnaie vers 1570, et mort à Brianval en 1649, il avait succédé à son père dans la charge de lieutenant-général à Caen. Appelé à Paris par le maréchal d'Estrées, il devint d'abord précepteur du duc de Vendôme, et puis du Dauphin (depuis Louis XIII) ; homme d'esprit et homme de cour, il était bien fait pour le milieu toujours un peu frivole des grandes dames et des courtisans, mais il est probable qu'il dépassa la mesure de la frivolité, car il se fit congédier. Dès lors son existence devint celle d'un épicurien extravagant et joyeux. Sa maison devint l'asile de la vie élégante et voluptueuse. Une fois, dit la chronique, il s'éprit de la pastorale, et on vit ce Céladon postiche errer à travers ses jardins, en vêtements de satin, fardé, pomponné, une houlette à la main, poussant des mou-

tons enrubannés et caquetant avec des bergères apocryphes. « Prenant l'air d'un *pastor fido* avec sa dame, dit Vigneul-Marville, la panetière au côté, le chapeau de paille doublé de rose sur la tête, il conduisait paisiblement le long de ses allées ses troupeaux imaginaires, leur disait des chansonnettes et les gardait du loup. » Une autre fois, il conçut une violente passion pour une fille, nommée Dupuis, qui jouait de la harpe dans les carrefours, l'épousa et retomba plus fort que jamais dans sa folie champêtre.

Pendant trente-cinq ans il mena cette vie jusqu'à ce qu'il mourut, en disant à sa femme : « Ma mie, jouez-moi une sarabande afin que je passe plus doucement. »

Il avait laissé, outre son *Institution du Prince*, qui avait été composée pour le duc de Vendôme, beaucoup de poésies légères pleines de bonne humeur. M. Blanchemain fut assez heureux pour en retrouver une assez riche collection qui forme un volume agréable.

Assurément ce n'est pas dans Nicolas des Yveteaux que M. Blanchemain trouvait le vrai culte des champs ; mais il avait su le trouver ailleurs.

Il le goûtait dans les *Foresteries* de Vauquelin. Il le goûta pareillement dans un autre poète moins connu, Claude Gauchet. — Claude Gauchet, né à Dampmartin, en Champagne, était encore un poète du XVI^e^ siècle. Prieur de Beaujour près de Villiers-sur-Marne, il menait joyeusement cette vie de la campagne si triste pour certains, si gaie pour ceux qui savent en connaître les charmes. Il a chanté ses distractions dans un poème descriptif : *Plaisir des champs*, divisé en quatre livres selon les quatre saisons de l'année (Paris, 1583). Ces plaisirs manquent un peu de variété ; mais ils se relèvent tou-

jours par un grain de bonne humeur. Certains passages semblèrent même d'une liberté trop grivoise pour un prieur, car ils ne paraissent plus dans l'édition de 1604. En revanche, elle fut augmentée d'un *devis entre le chasseur et le citàdin, avec l'instruction de la venerie, volerie et pescherie.* C'est peut-être la partie la plus intéressante, car la chasse était le plaisir le mieux goûté de notre agréable campagnard. — M. Blanchemain a recueilli l'œuvre entière et nous l'a donnée en 1869 sous ce titre : *Le plaisir des champs, poème cynégétique par Claude Gauchet.*

En avons-nous fini avec les travaux littéraires de M. Blanchemain ? Bien loin de là.

Il nous resterait encore à parcourir un charmant volume d'*Epigrammes inédites* de Gombauld ; un volume des *Œuvres poétiques* de Marie de Romieu ; deux volumes des *Poésies* de Jean Passerat ; deux volumes des *Premières œuvres poétiques* de Guy de Tours ; un volumedes *Madrigaux* de la Sablière ; les *Œuvres poétiques* d'Amadis Jamyn et une étude sur la *Pancharis* de Jean Bonnefons.

Il nous resterait à signaler, outre Dalibray, l'apparition prochaine de Bertaut et de Baïf, dont M. Becq de Fouquières doit surveiller l'impression. Mais ce chapitre est déjà long.

M. Blanchemain a eu l'excellente idée de réunir en deux volumes, ses principaux portraits littéraires. L'ouvrage a pour titre : *Poètes et Amoureuses.* C'est que, outre les notices qui avaient paru dans les diverses éditions, le livre contient d'ingénieuses recherches sur les amantes des poètes. Joignant à ses propres découvertes

les découvertes déjà faites, il nous dévoile presque tous ces galants mystères qui semblaient devoir rester à jamais cachés : il nous découvre le visage de ces amoureuses en les appelant par leur nom.

Il nous montre dans tous ses piquants détails, la société féminine éprise des poètes qui la chantent. Çà et là l'on trouve des citations toujours heureuses qui viennent égayer encore le charme du récit. C'est un livre charmant où tous les critiques s'accordent à voir le chef-d'œuvre littéraire de notre bibliophile.

Nous aurions voulu pouvoir en citer quelques pages.

Mais nous croyons avoir fait suffisamment connaître l'importance des services rendus par M. Blanchemain aux études des vieux poètes français.

C'est avec justice qu'on le place à côté de Sainte-Beuve, qui commença la réaction en faveur du XVI^e^ siècle. Et si jamais on oubliait ses propres vers, Ronsard, Tahureau, O. de Magny, Vauquelin de la Fresnaie, De Maynard, Du Lorens, etc., seraient là pour garder son nom de l'oubli.

V

Nous avons quitté le poète pour étudier le bibliophile ; encore une fois nous allons laisser le bibliophile pour revenir au poète.

C'est en 1875 que M. Blanchemain fit paraître ses deux derniers recueils de poésies. Le premier, formant le 4e volume, a pour titre : *Fleurs de France.* Pourquoi ce titre? La dédicace, à S. A. R. Madame la duchesse de Chartres, nous l'apprend. Mais qu'importe ?

La plupart de ces vers dataient de loin quand ils furent publiés. Plusieurs pièces sont consacrées à des réceptions, à des toasts ou des remercîments. Ce sont des vers de circonstance. — Ce n'est pas qu'on ne retrouve à bien des pages le poète d'*Idéal :* il est tout entier dans ces strophes écrites à Vichy, en 1871, par une belle nuit, sur les bords de l'Allier :

Qu'il fait bon sur la rive,
Quand l'onde fugitive
Se déroule sans bruit,
Serpent d'azur qui glisse,
Étincelle et se plisse,
Bleuâtre dans la nuit !

Au loin pas un murmure ;
Tout dort dans la nature,
L'arbre et l'oiseau perché.
Pas une herbe qui bouge,
Pas une lueur rouge
Dans le hameau caché.

Sur l'eau mirant ses ombres,
Un rideau d'arbres sombres,
Fantastique et réel,
Dessine seul la grève,
Où le fleuve s'achève,
Où commence le ciel.

O nuit ! je me rappelle
Les heures où, près d'Elle,
Soutenant en chemin
Sa marche cadencée,
Écoutant sa pensée
Et sa main dans ma main,
Nous allions sous tes voiles...
. . . . . .

Là-bas, dans le silence,
Le canot se balance
Où nous allions nageant.
Quand fuirai-je avec Elle,
Traçant sur ma nacelle
Un sillage d'argent?

Quand lui dirai-je, à l'heure
Où l'astre du soir pleure
Sur le soleil en feu :
Vois cet astre qui penche ;
Ton âme pure et blanche
Est plus pure que lui !

O ma joie ! es-tu morte ?
Toi, dont mon cœur emporte
L'ineffable tableau ;
Morte comme un doux rêve,
Comme un flot sur la grève,
Comme un souffle dans l'eau ?

Non ! il n'est rien qui meure !..
. . . . . .
. . . . . .

Au soir ma barque errante
Sur l'onde transparente
Suivra la rive en fleurs ;
Et ta tête adorée
Resplendira nacrée
Des nocturnes pâleurs...
(IV, p. 7 et suiv.)

C'est lui toujours, dans ce *Premier Papillon*, avec sa gracieuse rêverie :

A peine le gazon qui reverdit la terre
S'est étoilé de fleurs au doux soleil de mai ;
Papillon, où vas-tu, sur ton aile légère,
Où vas-tu, frêle enfant du printemps embaumé ?.....

Aussi beau que les fleurs, aussi fragile qu'elles,
De pourpre et d'or, tout fier de tes jeunes atours,
Tu te livres sans crainte aux zéphirs infidèles,
Et crois que le soleil va briller tous les jours.

Lorsque je suis de l'œil tes ailes nuancées
Tes ailes, fleurs parmi les fleurs,
Je sens éclore en moi de suaves pensées,
Des songes aux fraîches couleurs.

Songes, ainsi que toi, voltigeant dans l'espace,
Libres, ainsi que toi, de soucis importuns,
Plongeant avec amour dans l'air tiède qui passe,
S'enivrant d'avenir, comme toi de parfums.

Fils aîné du printemps et de l'odeur des roses,
Tu n'es pas l'inconstant plaisir,
Qui, sans foi ni pudeur, effleurant toutes choses,
Vole de désir en désir.

Ta vie est un symbole, un gracieux mystère,
Rêve réalisé qu'on retrouve au réveil;
Ton aile est un rayon du ciel tombé sur terre,
Un souffle coloré d'un rayon du soleil.

C'est l'emblème divin, c'est l'emblème de l'âme
Qui me fait vivre et palpiter,
Qui, s'élançant vers ceux que ma tendresse enflamme,
Même absents ne peut les quitter.

Ame de feu, Psyché sainte et mystérieuse,
Parle de ma tendresse à ceux qui sont absents ;
Va leur porter mes vœux, ma caresse pieuse,
Fais vibrer dans leur cœur l'écho de mes accents.

Vole, beau papillon, vole avec l'espérance,
Vole au-devant de l'avenir ;
Et dis-moi si tu vois, dans cet espace immense,
Si tu vois le bonheur venir ?
(IV, p. 93-94.)

C'est lui, l'amant des forêts et des champs, dans ces jolis vers adressés à Achille Millien :

Vous aimez la verte nature
Et le calme animé des bois.
Sous leur ondoyante ramure,
Pour vous, la brise qui murmure
A de mystérieuses voix.

Quand le premier zéphir se glisse
Sur les fleurs roses des buissons,
Vous entendez avec délice
Un léger sylphe, en leur calice,
Chanter de suaves chansons.

. . . . . , . . .
. . . . . .
. . . . . .

Pour vous, chaque herbe cache un drame ;
Tout se transforme à chaque pas ;
A travers un prisme de flamme,
Vous voyez dans chaque être une âme
Que le vulgaire n'y voit pas.

Et moi, dans votre poésie,
Dans vos chants toujours purs et frais,
Je respire à ma fantaisie,
Des fleurs l'odorante ambroisie,
J'écoute le bruit des forêts.

Chaque vers qui s'enlace et penche
Dans cet harmonieux faisceau,
Me semble une ondoyante branche,
Où luit mainte fleur rose et blanche,
Où gazouille maint nid d'oiseau.

Balancé par leur mélodie,
Je songe aux riantes couleurs
Des pommiers de ma Normandie,
Berçant à la brise attiédie
Leurs rameaux parfumés de fleurs.

Oh ! faites-moi rêver encore !
Faites-moi me ressouvenir
Aux chants de votre voix sonore,
Que bientôt les fleurs vont éclore,
Que le printemps va revenir.

(IV, p. 107 et suiv.)

C'est lui encore dans d'autres pages un peu tristes, telles que *Mystérieux*, *Automne*, *Crépuscule*, etc. — Mais elles sont rares. Le poète puisait alors à une autre source d'inspiration. De son commerce avec les rimeurs du XVI^e^ siècle il rapportait leur goût pour cette Muse aimable et capricieuse qui leur avait souri.

Antiqua scribentis antiquus fit animus ; ce qui veut dire : A vivre avec les Gaulois on le devient soi-même.

Nul titre ne pouvait donc mieux convenir à ce cinquième volume que celui de *Sonnets et Fantaisies*.

Ce n'est plus le rêveur que nous avons connu : c'est un contemporain de Vauquelin, d'Olivier de Magny, de

Jehan Marion, de Melin de Saint-Gelays... Quel est celui d'entre eux qui ne voudrait avoir écrit ce Sonnet sur l'*Amitié de femme :*

Amitié de femme est bien peu de chose.
Fiez-vous au sable, et croyez aux fleurs ;
Mais cette amitié, froide et sans chaleurs,
Ne conduit jamais à l'apothéose.

La femme, démon brun, blond, pâle ou rose,
Est extrême en tout, plaisirs ou douleurs ;
Elle a des gaîtés qui fondent en pleurs,
Des désirs sans frein, des fureurs sans cause.

De vos désespoirs elle fait un jeu ;
Mais en la glaçant on la met en feu ;
On la rend plus souple en serrant sa chaîne.

Si vous dominez une femme un jour,
A son amitié préférez sa haine :
Dans son cœur la haine est sœur de l'amour.

Quoi de plus malicieusement rimé que ces strophes intitulées *Oui et Non :*

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais comme il faut que la femme,
A la fois Ange et Démon,
Pour damner une pauvre âme,
Sache des secrets sans nom,

La beauté la plus naïve,
Avec un art inouï,
A ceux que son œil captive
Dit à la fois *non* et *oui*.

Toujours la sirène abuse
De l'homme qu'elle a charmé,
Et celui qu'elle refuse
Est parfois le mieux aimé.

Quand on croit qu'elle va dire
Le mot longtemps caressé,
Soudain sa main se retire
Avec un mépris glacé.

Trop heureux quand la coquette,
Trompant espoir et regards,
A ceux qui sont sa conquête
Ne dit pas *oui* des deux parts.

Et ce doux *oui,* que sa lèvre
Lance, pour se moquer d'eux,
A ces deux cœurs qu'elle enfièvre,
Est un *non* pour tous les deux.

N'écoute pas la rebelle;
Cherche en ses yeux sa langueur ;
Souvent un rien la révèle:
L'œil est un éclair du cœur.

On refusera la porte,
On crîra grâce et pardon :
Si le cœur dit *oui,* qu'importe
Que la lèvre dise *non ?*

Un *non*, dit d'une voix tendre,
Assaisonne le baiser,
Que l'on feint de refuser ;
Mais qu'on veut bien laisser prendre.

(V, p. 101 et suiv.)

Au fond rien n'était moins sincère que ce scepticisme et ce spirituel dédain de la femme. Assurément le poète ne sentait pas aussi forts qu'autrefois l'amour et ses ivresses. Mais il était plutôt prêt à gémir qu'à rire de cet affaiblissement. Il nous le dit très bien dans ce Sonnet à Claude Girard;

O poète, ami des beaux jours,
Du printemps et de la verdure,
Puisse l'avril qui trop peu dure,
Sourire à vos jeunes amours !

La source aux rapides détours,
Fuit sous bois, gazouillante et pure ;
Les nids sont pleins dans la ramure ;
Le printemps renaîtra toujours.

Mais le printemps de la jeunesse
Sans retour s'envole, et nous laisse,
Trompant notre cœur affamé ;

Et l'amer regret nous dévore
De sentir qu'on n'est plus aimé,
Lorsqu'on voudrait aimer encore.
(V, p. 18.)

Ailleurs, c'est encore la même plainte adressée à Théodore de Banville :

Elle est morte en moi désormais,
Ami, la muse qui t'enivre,
Et nul cadavre, las de vivre,
Ne s'est mieux couché pour jamais...
(V, p. 8.)

Mais ces regrets reviennent rarement. Le poète préfère esquisser un sourire que laisser voir une larme. Assurément, elle est morte la muse légère des beaux jours ; mais il lui reste cette poésie des délicats, des ciseleurs, qu'il a puisée à sa plus pure source et qu'il a si bien goûtée.

Soigneux de la forme, comme les poètes de la Renaissance, il a voulu plier son vers à tous les rythmes, assouplir sa pensée à tous les mouvements. Nous avons

cité des strophes de toutes les mesures. Nous avons cité des vers de toute grandeur, depuis l'alexandrin jusqu'à celui de trois syllabes. Nous avons admiré plus d'un *Sonnet* sans défaut; nous avons trouvé des *Triolets* charmants. Que reste-t-il encore? Le *Rondeau?* En voici un que Jehan Marion lui-même n'aurait pas trouvé trop mauvais :

A CHARLES MONSELET.

Connu chez la brune et la blonde,
Monselet à la panse ronde.
Gourmand comme trois sénateurs,
C'est le Cupidon des auteurs :
Toujours il mange, il aime, il fronde.
Quoiqu'il soit plus trompeur que l'onde,
Qu'il soit le fléau des traiteurs,
Il fait florès dans tout le monde
Connu.

Car son esprit toujours abonde,
Et, quand il décoche à la ronde
Ces mots piquants et séducteurs,
Qui font pamer ses auditeurs,
Il ne craint pas qu'on lui réponde :
« Connu ! »

(V, p. 34.)

Et ce huitain? Qu'en pensez-vous?

L'autre nuit je dormais, ma belle,
Et dans mon songe, pas à pas,
Vous marchiez hautaine et cruelle,
Et je croyais ne rêver pas.
Mais soudain, changeant de système,
Vous quittiez l'air froid et mauvais,
Puis tout doux me disiez : « Je t'aime ! »
Lors j'ai bien vu que je rêvais.

(V, p. 36.)

Ce côté un peu leste parfois, toujours spirituel et

joyeux, de son esprit mériterait d'être mis en lumière, Il a inspiré à M. Blanchemain, outre ces jolies pièces que nous avons citées, des chansons et des boutades de circonstance pleines de sel et de gaîté. Nous en avons quelques-unes sous les yeux. Elles mériteraient d'être publiées ; mais nous respecterons la volonté de l'auteur et le désir de sa famille, qui les ont tenues cachées. Pas si cachées que cela, cependant, les œuvres légères de M. Blanchemain. On a beau passer la frontière pour trouver un imprimeur, le livre revient, serait-ce de Belgique, et les bibliophiles, qui ont le nez fin, savent le reconnaître. On a beau prendre un pseudonyme et signer *Epiphane Sidredoulx*, président de l'académie de Sottenville-lès-Rouen, rien n'y fait ; et bientôt le nom n'a guère plus de mystères qu'un voyage *incognito*. On a beau dissimuler quelques plaquettes légères sous la timide signature : P. B. — Qui trompe-t-on aujourd'hui ? — Mais, chut ! Soyons discret, même pour ceux qui ont commis dans leur vie littéraire de piquantes indiscrétions.

Rester caché : telle semble avoir été la constante préoccupation du poète qui a poussé la modestie jusqu'au point où elle devient un défaut. Ce n'est pas qu'il ignorât son talent. Ce n'est pas qu'il fût insensible à la louange. Au contraire. En 1866, quand parut *Idéal*, un autre poète, M. Fertiault, eut l'audace de dire dans le *Bulletin du Bouquiniste* tout le bien qu'il en pensait. Vous croyez que M. Blanchemain lui en voulut. Il se contenta, pour toute vengeance, d'apprécier à son tour les vers du panégyriste, de les juger charmants et de leur appliquer cette strophe :

On ne se lasse pas d'entendre
Résonner le timbre si pur

De sa voix argentine et tendre
Qui jette ses chants dans l'azur.
(*Voix amie,* p. 51.)

Du reste, il ne perdit pas son temps, car M. Fertiault ne manqua jamais, depuis lors, une occasion de reprendre un éloge si bien accueilli (Voy. *Bull. Bouq.* 1er juin et 15 déc. 1877, etc.). Et pourquoi l'aurait-il refusé? Il est des cas où la modestie ne serait qu'un raffinement de suffisance et d'orgueil. Qui travailla jamais plus que lui?

Nous avons parlé du littérateur : Resterait encore un chapitre à faire sur le bouquiniste, sur le bibliophile au jour le jour, dépensant de tous côtés les fruits de ses veilles et les résultats de ses recherches.

Quand, en 1856, l'éditeur Aubry fonda son *Bulletin du Bouquiniste*, M. Blanchemain figura parmi ses collaborateurs de la première heure et il n'a pas cessé d'y écrire jusqu'à sa mort. Plusieurs de ses articles ont été tirés à part pour former des brochures ; la plupart ont eu le sort des feuilles d'un journal que le vent emporte. Mais celui qui voudra parcourir le recueil de ces vingt-trois années y trouvera des pages intéressantes pensées par un érudit, écrites par un poète.

A quelles revues n'a-t-il pas collaboré? Au *Bulletin du Bibliophile*, à la *Société du Berry*, à la *Revue du Centre*, à la *Mosaïque*, au *Sonnetiste*, à la *Revue des poètes*, etc... Nous le trouvons partout.

Dès 1838, il était membre de l'*Athénée des Arts*, de Paris ; en 1846, il fit partie de l'Académie de Rouen ; en 1856 il entra dans la *Société philotechnique*. Il comptait parmi les membres les plus actifs et les plus distingués des sociétés des *Bibliophiles français*, fondée en 1820, et des *Bibliophiles normands*, de la *Société rouennaise des Bi-*

bliophiles, des *Bibliophiles de Guyenne*, de la *Société archéologique du Vendômois*, etc.

Il a cueilli dans les jardins de Clémence Isaure le *lys* pour un sonnet à la Vierge ; deux *soucis* pour deux élégies remarquables : le *Rameau bénit* et l'*Arbre mort ;* l'*Amaranthe d'or*, pour son poème des *Deux Mondes*. Enfin, il a été nommé maître ès jeux floraux le 8 mai 1853.

L'Académie française, après avoir mentionné deux pièces en 1837 et en 1843, a couronné plus tard le volume. — Que pouvait-il être encore?

Le 24 septembre 1871 il a été nommé chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne, fondé en 1771 avec cette fière devise : *Virtuti et merito*. Il avait mérité toutes les distinctions. Ne nous étonnons pas qu'il n'ait pas été chevalier de la Légion d'honneur. Il est vrai qu'il l'a refusé.

Voici dans quelles circonstances :

En 1848, sa légion de la garde nationale passa aux insurgés. Au lieu de la suivre, il eut l'audace de se réunir à la troupe régulière. Cet acte d'intrépidité lui valut d'être porté pour la Légion d'honneur. Mais quand on lui proposa la croix, il objecta que son père, sans être avec lui, s'était montré tout aussi brave et méritait la même récompense. On n'en donnait qu'une. Il fallait dire *oui* ou *non*. Il refusa.

Depuis, son père a été décoré. Et voici comment le fils affectueux saluait l'humble membre du bureau de bienfaisance surpris dans sa charité. Ce sont quelques couplets d'une de ces chansons dont nous avons parlé :

Si le ruban qui pare sa poitrine
Ne fut pas teint dans le sang des vaincus,
Il n'a pas moins une noble origine ;
Il a payé soixante ans de vertus.

Certe il est beau d'affronter la mitraille ;
Mais, quand revient le pâle choléra,
Quand l'indigent expire sur la paille,
Il est bien beau de dire : Je suis là !

Et ce ruban sur le sein de mon père
Dit que du pauvre il calma la douleur :
Aucun soldat ne verse dans la guerre
Autant de sang qu'il a tari de pleurs.

Allons, amis, allons, encore un verre !
Et, du meilleur que l'on boive aujourd'hui,
Je porte un toast à la croix de mon Père,
Avec ce vin généreux comme lui !

Ce ne sont pas là seulement de bons vers : ce sont de beaux et nobles sentiments. — Pourquoi le poète a-t-il été oublié ? Est-il besoin de le dire ? Les Gouvernements ont bien mieux à faire qu'à décorer les hommes qui ne demandent rien.

M. Blanchemain se contentait de porter dans son cœur l'amour de la patrie, sans rien attendre de la faveur, sans rien solliciter d'un ministre. — Nous venons de voir qu'elle fut sa conduite en 1848. Tel nous le retrouvons en 1870, le cœur saignant de nos désastres, la honte au front de nos défaites. Ce sentiment patriotique lui a inspiré les seuls ïambes qu'il ait écrits de sa vie, *Le couronnement du Roi Guillaume*. Sa pièce est dédiée à un de ses amis, son voisin des bords de la Creuse, M. Jules Frichon de Vorys.

Le poète avait alors 54 ans : il avait passé l'âge ou l'on peut manier l'épée ; mais son fils se montra digne de lui. Officier des mobiles de l'Indre, il passa au camp de Nevers, dans l'ordonnance du brave général Vergne, et jusqu'à la fin, il sut rester à son poste avec la modestie

et le courage qui sont chez lui des qualités de famille. Il nous en voudra sûrement de parler de lui avec éloges; mais ces colères sont de celles qu'on oublie. — Les agriculteurs le connaissent pour un travail remarquable sur la *culture en billons*. Les lettrés et les amis lui savent d'autres qualités. Fils de poète, il sait très bien parler cette langue de son père et a publié plusieurs petits poèmes, dont le premier, *Le Frère Menée*, remonte à 1865. Depuis lors, il a fait plusieurs autres infidélités à la Société d'Agriculture pour s'égarer un peu avec la Muse des rêveurs. Dernièrement encore, il donnait à l'imprimeur une légende rimée : *La Prieure de Fontevrault.* Il est probable qu'il n'en restera pas là : nous aimons à l'espérer. Il nous écrivait dernièrement que son père croyait devoir à sa mère la tendresse du cœur, la sensibilité de l'âme et le talent poétique. « La mère fait l'homme, » disait-il. Nous le croyons de même et nous aimons à retrouver en lui les qualités rares et charmantes de celle qui a veillé sur son berceau.

VI

C'est au milieu des siens, au fond de cette délicieuse vallée où il avait abrité sa vie que M. Blanchemain s'est éteint doucement. Il a vu venir la mort avec la sérénité de l'homme qui n'a pas de regret, le cœur plein des poétiques aspirations qui avaient rempli son âme.

Lui aussi, comme notre grand poète, Victor Hugo, a senti les dernières joies de la famille avec le bonheur d'être grand-père.

> En voyant resplendir un reflet de l'aurore
> Sur les rayons pâlis de son dernier soleil.

Jusqu'à la fin, il a vécu en poète et en sage, jetant un regard sur le passé, aimant à revivre, avant de disparaître, les beaux jours évanouis. Il jouait avec ses trois petits-enfants, revoyait ses vers, enfants de ses rêves, jusqu'à l'heure où il irait rejoindre dans la mort ceux qu'il avait aimés.

Elle est venue le 25 décembre 1879, par une triste journée d'hiver. — Avant de mourir il a vu réunis en deux volumes charmants ses chères poésies et s'il a eu un regret c'a dû être celui qu'exprimaient en tombant les poètes de la Grèce: « Lumière du soleil. Belle nature, que ne puis-je vous contempler encore une dernière fois? »

Que restera-t-il de lui? On ne saurait le dire, quand on voit le dédaigneux oubli qui couvre Lamartine. Mais ceux qui le liront ne l'oublieront jamais.

Il a passé, une lyre à la main, comme un rêveur exha-

lant en beaux vers sa douce mélancolie, comme un cœur passionné chantant son amour chaste et pur, comme un croyant redisant sa prière et son acte de foi, comme une âme sensible se plaignant de ses tristesses ou jouissant de son bonheur.

Ceux qui lui ressemblent l'aimeront.

Mais ne cherchez jamais en lui les qualités qu'il n'avait point; ne lui demandez pas cette pensée forte et sévère, ce vers incisif et vigoureux qui germe dans une âme visitée par la douleur et rongée par le doute; ne lui demandez pas le culte amer de la souffrance, ce culte qui a fait le poète des *Nuits*. De Musset, il n'a pris que l'amour du dernier silence et le *Vœu* final du dernier repos à l'ombre du saule :

Quand vous rendrez ma dépouille à la terre,
Ne placez pas de marbre sur mon corps,
Pour qu'au printemps quelque fleur solitaire
Y puisse éclore et parfume au dehors...

Déposez-moi dans les champs, sous la mousse;
Semez autour des fleurs et du gazon;
Qu'au renouveau quelque buisson y pousse,
Que les oiseaux y fassent leur maison.

N'y mettez pas d'épitaphes ornées;
Rien qu'une croix où vous puissiez venir,
Et qui, détruite au bout de peu d'années,
Aura duré plus que mon souvenir.

(I, 167.)

Eh non, ô poète, votre souvenir ne disparaîtra pas ! Il vivra dans le cœur de ceux qui vous ont aimé : il vivra, porté dans l'avenir par l'harmonieuse mélodie de

vos chants. Dormez tranquille sous la mousse et le buisson que vous avez rêvés.

Inutile d'ailleurs de rassurer les poètes. Chacun a sa formule pour se croire immortel. Il en est qui préfèrent dire : Je mourrai tout entier. Mais, au fond, c'est toujours le même cri :

Non omnis moriar !

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE

Une étude sur M. Blanchemain ne serait pas complète sans une de ces notes bibliographiques comme il savait si bien les faire pour les poètes qu'il étudiait. Ce complément ne sera pas inutile, car il nous permettra d'ajouter quelques observations qui n'ont pu trouver place dans une appréciation littéraire. Aussi bien cette simple nomenclature sera-t-elle le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'écrivain.

Quelles ont été les premières publications de M. Blanchemain ? Nous ne saurions le dire avec précision. Mentionné dès 1837 par l'Académie française, il est probable qu'il dut fait imprimer dès cette époque quelques-uns de ses premiers vers. Mais nous sommes bien obligés de nous en tenir au *Journal de la Librairie*, qui ne signale rien avant 1845.

A cette date, parut son premier recueil : *Poèmes et Poésies*. — 1 vol. in-18, 12 feuilles. Impr. Fournier. Libr. Masgana, 12, Galeries de l'Odéon.

Ce premier volume eut un certain succès de vente, car dès 1852 il en était à sa 3e édition. C'est beaucoup pour un livre de vers, à une époque où vivaient et chantaient des poètes comme Lamartine, Alfred de Musset, Casimir Delavigne... etc.

A partir de 1845, jusqu'en 1852, il publia séparément

quelques poésies, insérées depuis, pour la plupart, dans le tome II, *Foi, Espérance et Charité*. Ce sont :

1846 : *La Crèche, Stances*. — In-12, 1/2 feuille. Fournier, *Masgana*.

Bizarrerie du sort ! Ces *Stances* furent reproduites le 7 septembre (1846) par le Journal de Châteauroux. Le Berry fêtait le poète avant de l'adopter.

1848 : *La Fille de Jaïre*, poème. — In-12, 1/2 feuille, Malteste, *Masgana*.

Chants des Colons, dédié aux colons d'Algérie. — In-12 et in-8, *Claye*.

1849 : *Fraternité*, poème avec note sur l'*Œuvre des Familles*. — In-8, 1/2 feuille. Impr. Remquet, Paris, Libr. Challamel, 13, rue de la Harpe.

Cette petite brochure eut le succès de 3 éditions en un an. — La pièce a été insérée depuis dans le tome IV, *Fleurs de France*.

Les Enfants des Faubourgs. — In-8, 1/2 feuille. Lacour. Ces vers furent lus le 9 mai 1849, à la séance littéraire et musicale donnée au bénéfice de l'*Œuvre des Faubourgs*.

1851 : *Le Rosaire*. Légende des côtes de la Normandie. — In 8, 1/2 feuille. Malteste. Inséré depuis dans le tome I^er^ *Poèmes et Poésies*.

Hymne pendant l'Avent, poésie. — In-8, 1/2 feuille. Claye.

Nous ne jurerions pas qu'il n'ait fait imprimer à part quelques autres pièces ; mais ce sont là les seules indications qu'il nous ait été possible de recueillir.

C'est en 1852 que parut : *Foi, Espérance et Charité*, poésies religieuses et morales. — In-18 de 5 feuilles 1/9^e^. Claye, *Masgana* (daté 1853).

Il parut en même temps la 3^e^ édition de *Poèmes et*

Poésies. 3e édit. revue et augmentée d'un grand nombre de pièces nouvelles. — In-18 de 6 feuilles 1/9e. Claye, *Masgana* (datée 1853).

Deux ans plus tard, en 1854, parut son premier volume de bibliophile. Ce sont les *Œuvres inédites de Vauquelin des Yveteaux*, révnies povr la première fois, annotées et pvbliées par Prosper Blanchemain, bibliothécaire-adjoint au ministère de l'Intérieur. — In-8 de 11 feuilles. Imp. Hérissey, Évreux ; librairie Aubry, rue Dauphine, 16, Paris.

Ce volume, édité avec le plus grand soin, dans le style XVIIe siècle, fut tiré à 300 exemplaires :

2 sur peau vélin (qui ne furent pas vendus),
9 sur grand papier chamois,
15 sur papier vélin blanc,
274 sur papier vergé de Hollande.

En 1855, parurent les *Œuvres inédites de P. de Ronsard*, gentilhomme vendômois, recveillies et pvbliées par... — In-fol., in-4 et in-8 de 19 feuilles 3/4. Impr. Bonaventure et Ducessois, Paris. Libr. A. Aubry, 16, rue Dauphine.

Ce livre fut tiré à 200 exemplaires ;

180 papier vergé,
10 — couleur,
4 — Chine,
6 — vélin.

Il fait partie de la collection dite *Trésor des pièces rares ou inédites*. Il complète les éditions de Ronsard de 1586 à 1630. Il contient :

1° Une préface et une note bibliographique par M. Pr. Blanchemain.

2° La vie de Ronsard par J. Colletet, entièrement inédite.

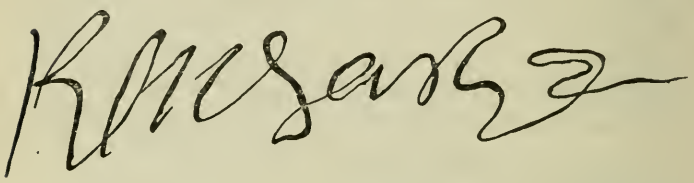
3° 16 pièces de vers entièrement inédites.

4° 29 — empruntées aux éditions originales ou à des recueils contemporains.

5° 15 pièces de vers attribuées à Ronsard, entièrement inédites.

6° Des morceaux de prose, pour la plupart inédits.

Il contient en outre un portrait de Ronsard et un *fac-simile* de sa signature :



C'était l'époque où M. Blanchemain sentait pour son poète les premières ardeurs de son admiration. Il les a traduites dans un beau sonnet, qui ouvre dignement ce beau volume et qu'on nous permettra de citer ici pour égayer un peu l'aridité bibliographique :

O Ronsard, quand je lis ce grand amas de vers
Que ton siècle admirait et que le nôtre oublie,
Je songe... et je me dis que c'est une folie
De répandre son âme en stériles concerts.

Cependant ma pensée à la rime se plie,
Insensé, je retourne aux muses que je sers ;
Malgré moi je répète aux échos des déserts
Ma chanson, à jamais dans l'ombre ensevelie.

Et quand, pour te venger de leurs dédains altiers,
Revendiquant ta gloire à d'ingrats héritiers,
Je dispute au néant tes débris, ô poète !

Je n'ose à ton exemple espérer quelque jour
Qu'un poète viendra, m'évoquant à mon tour,
Rattacher une corde à ma lyre muette.

Mais ce volume n'était que le premier mot de M. Blanchemain sur le « *Gentil-homme Vandômois.* Deux ans plus tard, en 1857, parurent les deux premiers tomes des *Œuvres complètes de P. de Ronsard*, nouvelle édition pvbliée sur les textes les plus anciens, avec les variantes et des notes. Cette édition a compris huit volumes in-16, faisant partie de la Bibliothèque Elzévirienne. Elle a été tirée à : 1200 exemplaires sur papier vergé.

12 — de Chine.

Trois éditeurs différents l'ont successivement poursuivie :

1° P. Joannet : tomes I et II, en 1847 ; — tome III, en 1858 ;

2° Pagnerre : tome IV, en 1860 ;

3° Franck : tomes V, VI, VII et VIII, en 1867.

Cette édition est justement appréciée des bibliophiles. Elle contient, à la suite de la vie de Ronsard, un recueil de vers assez curieux. M. Blanchemain avait eu l'idée de demander à tous les poètes les plus connus un hommage envers le grand homme. La plupart répondirent par l'envoi d'une pièce, dont la famille garde la collection autographe et dont le recueil forme le meilleur complément d'une vie de Ronsard.

En 1858, parut son troisième recueil de Poésies : *Idéal.* — In-18, imprimerie Claye, librairies Aubry et Masgana, Paris ; Lebrument, à Rouen ; Legost-Clerisse, à Caen. Tiré à 250 exemplaires.

En même temps qu'il éditait à part ces vers nouveaux, il eut l'idée de les réunir en un seul volume aux deux premiers tomes : *Poèmes et Poésies ; Foi, Espérance et Charité.*

Ce tirage, qui fut de 250 exemplaires, est peu connu.

Il forme 1 gros volume de 509 pages, in-18, imprimé par Claye, en vente chez Aubry et Masgana, à Paris ; chez Lebrument à Rouen ; chez Legost-Clarisse, à Caen.

Signalons pour mémoire, toujours de 1858, l'apparition de son *Donjon de Romefort*.

La pièce parut d'abord dans les *Comptes-rendus de la Société du Berry* (1857-58.) M. Blanchemain en fit faire un tirage à part chez *Chaix*, imprimeur de la *Société du Berry*. (In-8, 7 pages.) Cette poésie a trouvé place, depuis, dans le tome IV : *Fleurs de France*.

Un an auparavant, en 1857, il avait fait paraître, également à part, ses *Chants et Strophes*, à l'inauguration du buste de sœur Rosalie, dans la salle du Conseil de la mairie du XII[e] arrondissement, le 22 décembre 1856. (Paris, imprimerie Lebon).

Maintenant, avant d'en venir à l'énumération de tous les poètes du XVI[e] siècle qu'il a édités, signalons encore une autre réédition de ses propres poésies, en 3 volumes in-16 de 172 pages chacun, chez Aubry, 1866. — L'ouvrage, imprimé par A. Gouverneur (Nogent-le-Rotrou), fut tiré à 500 exemplaires :

Papier de	Chine	10
—	couleur	10
—	Hollande	30
—	vergé	150
—	vélin	300

Le premier tome contient un portrait de l'auteur. Un bibliographe distingué, Oct. Uzanne, qui a beaucoup connu M. Blanchemain, a cru que cette édition de 1866 fut de cinq volumes. L'inadvertance est grande, car les deux autres recueils : *Fleurs de France* et *Sonnets et Fantaisies* ne parurent qu'en 1875. Ils ont été imprimés et

édités de la même façon, dans le même format ; mais il est à propos de n'en pas signaler l'apparition neuf ans peut-être avant qu'ils eussent été écrits.

Revenons aux publications du bibliophile. En 186', il commenca les *Œuvres poétiques de Fr. de Maynard*, d'après l'édition de Paris. (A. Courbé, 1856, in-4). Elle comprit 3 volumes et ne se termina qu'en 1867. Elle fut complétée par une notice, qui parut d'abord dans le *Bulletin des Bouquinistes*, n° 250, mai 1867, et qui eut un tirage à part aussitôt après. (In-8, 13 p. Pillet aîné, *Aubry*.)

Dans un volume (1867, in-12, tiré à 108) Gay de Genève donna *Philandre*, poëme pastoral du même *de Maynard*, avec la vie de l'auteur par Guill. Colletet, d'après de nouveaux documents par Prosper Blanchemain.

Dans un autre parurent des *Poésies diverses* et des *Vers inédits*. (In-16, tiré à 108.)

Enfin M. Blanchemain avait recueilli dans les manuscrits de l'Arsenal les *Priapées de Maynard*, qu'il a publiées en un vol. in-12 à *Freetown*. (Imprimerie de la *Bibliomaniac Society*, 1864).

En 1867, en même temps que Fr. de Maynard, M. Blanchemain étudiait Jacques Du Lorens. Dans le *Bulletin du Bouquiniste* (n° 247, 1er avril 1867), il fit paraître une notice sur ce précurseur de Despréaux et mit en lumière la satire de Tartufe. Cet article a eu un tirage à part. (In-8, 16 pages, imprimerie Pillet aîné, *Aubry*).

Un an plus tard, c'est-à-dire en 1868, il faisait paraître de ce poète le deuxième recueil de Satires, sous ce titre : *La satire du sieur Du Lorens*. Réimpression textuelle de l'édition de 1633, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par ... (In-18,

XVI et 75 pages. Genève, Gay et fils, 1868. Tiré à 100 exemplaires numérotés, sur papier vergé.)

M. Blanchemain, nous l'avons dit, avait toujours eu la pensée de faire paraître les premières satires de Du Lorens. Elles sont sous presse, à cette heure et paraîtront en 1880.

Après Du Lorens vint Tahureau. C'est d'abord Gay de Genève qui édita *Les mignardises amoureuses de l'Admirée* (2 vol. in-16, 1868-69). Jouaust la réimprima un an plus tard, en 1870, dans le *Cabinet du Bibliophile* (2 vol. in-12, tirés à 333 exemplaires).

Ici viennent se placer des poètes normands :

C'est d'abord le Dieppois Jean Doublet. Ses *Elégies,* reproduites d'après l'édition de 1559, avec la vie du poète par Guill. Colletet, une préface et des notes par Pr. Blanchemain, parurent en 1869. (Petit in-4, Rouen. *Société des Bibliophiles Normands.* — Tiré à 100 ex.).

C'est ensuite Jean Vauquelin, sieur de la Fresnaie avec ses *Foresteries.* (Petit in-8, Caen, Legost-Clérisse. — Tiré à 111 exemplaires, 1869.) Sur Jean Vauquelin, M. Blanchemain donna ensuite une *Notice littéraire.* 1 vol. in-8, 12 pages. Rouen, impr. Cagnard.)

A la suite des *Foresteries,* parut le poème cynégétique de Claude Gauchet : *Le Plaisir des Champs, avec la venerie, volerie et pescherie* (1 vol. in-12, Bibliothèque Elzévirienne, 1869, Daffis, Paris).

En 1870, il fit paraître les *Poésies d'Olivier de Magny* : *Amours, Gayetez et Soupirs* (3 vol. petit in-4. Tiré à 100 exemplaires. — Gay, Turin, 1869-70).

En 1873, il enrichit la *Bibliothèque Elzévirienne* de 3 nouveaux volumes : Les *Œuvres complètes de Melin de Sainct-Gelays,* avec un commentaire inédit de J. de la

Monnoye, des remarques de MM. Phelippes-Beaulieux, R. Deziemeris, etc. Édition revue, annotée et publiée par Pr. Blanchemain. Daffis, 1873-74. — Tiré à 1200 ex.

A cet aimable Sainct-Gelays il consacra encore une *Etude*, qui parut chez Alcan Lévy (8 avril 1873, grand in-8, 23 pages).

A cette même année de 1873 se rapportent plusieurs autres publications :

D'abord, *Les Rondeaulx et vers d'amour de Jehan Marion*, poète Nivernais inédit. (1 vol. in-8. Willem. — Tiré à 100 exemplaires.)

Puis, la *Vie de Robert Angot de l'Esperonnière, avec ses bouquets poétiques et son chef-d'œuvre poétique* (3 vol. in-4, Rouen, 1872-73. — Publié pour la *Société Rouennaise des bibliophiles*. — Tiré à 55 exemplaires.)

Cinq ans plus tard, en 1878, il fait paraître, de ce même *Robert Angot de l'Esperonnière*, les *Satires nouveaux et exercices de ce temps*, avec des notes (1 vol. in-12, Lemerre, 1878).

Toujours de 1873 datent :

Les *Epigrammes inédites* de Jean Ogier de Gombauld (1 vol. in-12, San-Remo. Gay et fils. Tiré à 55 exempl.).

En 1875, ce sont les *Œuvres de Louise Labé* (1 vol. in-16. *Cabinet du Bibliophile*. Jouaust).

En 1877, ce sont les *Satires de Courval-Sonnet* (3 vol. in-16. Paris, Jouaust).

Ce sont les *Poésies d'Antoine Corneille*, frère aîné de Pierre et de Thomas, publiées pour la Société Rouennaise des bibliophiles (1 vol. petit in-4, 1877).

Ce sont les *Poésies de Malherbe* (1 vol. in-16 et in-8. Paris, Jouaust).

C'est également de 1877 que date la réunion en deux

tomes de ses Études ou Notices. L'ouvrage est intitulé : *Poètes et Amoureuses*, portraits littéraires du XVI^e^ siècle (1 très beau vol. in-8 en 2 tomes de 392 pages. Willem. — Caractères elzéviriens, avec entête, culs de lampe, lettres ornées, et illustré de 7 portraits sur acier, dont l'un de M. Blanchemain, un autre de Louise Labé, un de Robert Angot de l'Esperonnière, qui nous semble tout à fait réussi, etc.)

Le 1^er^ volume parut le 29 décembre 1876 avec 3 portraits. Le 2^e^ sortit des presses d'AlcanLévy, le 25 avril 1877, avec 4 portraits.

L'introduction sur les *Amantes des poètes* avait déjà paru dans le *Bulletin du Bouquiniste* du 15 juin 1868 et avait été tiré à part, avec ce titre : *Recherches sur les noms véritables des dames chantées par les poètes français* du XVI^e^ siècle (1 volume in-8, 11 pages. Pillet aîné, *Aubry*).

C'est dommage que M. Blanchemain n'ait pas poussé plus loin ses piquantes investigations. Il savait deviner un nom, comme on trouve le mot d'un rébus, avec une rare perspicacité. Il savait lever les voiles et les dominos avec une désinvolture charmante. C'est vraiment dommage qu'il n'ait pas cherché à pousser plus loin ses indiscrétions, et à donner quelques alinéas de plus à ce premier chapitre. Mais, tel qu'il est, l'ouvrage est un véritable chef-d'œuvre. Il se place immédiatement à côté du *Tableau* de Sainte-Beuve.

Il nous reste encore d'autres éditions à signaler.

Les *Œuvres poétiques* de Marie de Romieu (1 vol. in-16. Jouaust, 1878).

Les *Poésies de Jean Passerat* (2 v. in-12. Lemerre, 79).

Les *Premières œuvres poétiques de Guy de Tours* (2 vol. in-12. Willem, 1879).

Les *Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn* (1 vol. in-12. Willem, 1879).

Les *Madrigaux de la Sablière.* (1879, in-16. Jouaust.

Cette année de 1879 est une des plus remplies dans la vie littéraire de M. Blanchemain. On eût dit qu'il sentait venir la fin et qu'il voulait mieux employer ses derniers instants. S'il eût vécu quelques mois de plus, il aurait vu paraître ses éditions de *Bertaut, de Dalibray,* des *Mimes de Baïf,* dédiés à M. Becq de Fouquières, qui doit en surveiller l'impression, etc. Que n'aurait-il pas fait encore ? Qui, mieux que lui, pouvait nous restituer dans toute leur pureté ces vieux textes dénaturés ? Il laisse bien des travaux interrompus que d'autres bibliophiles reprendront. Son fils pourra trouver dans son goût de lettré et dans son amour filial l'ardeur nécessaire pour classer ces documents [1].

Mais, quoi qu'on fasse, on ne comblera pas le vide fait par celui qui est parti.

1. A propos de M. Paul Blanchemain fils, on nous saura gré de donner ici la bibliographie des travaux de lui que nous avons pu connaître. Ce sont :

Le frère Ménée, poème. (In-8, 16 pages. Impr. Gouverneur. Nogent-le-Rotrou. Beauvais, à l'Institut normal agricole. 1865.)

La Supplique, vers. (In-12, 4 p. St-Germain, impr. Bardin. 1877)

François, poème. (In-8, 44 p. Impr. Soye, place du Panthéon.)

Saint Bienheuré et Alesia, légende. (In-8, 8 pages. Impr. Lemercier et fils, Vendôme.)

La caverne du Carnute, strophes. (In-8, 8 pages. Impr. Lemercier et fils, Vendôme).

La Prieure de Fontevrault, légende. (Grand in-8, 8 pages. Impr. Lemercier et fils, Vendôme.)

Nous ne parlons pas de son travail sur *La culture en billons*, d'après la méthode de M. Decrombecque.

L'agriculture n'a pas droit d'entrée dans le temple des Muses.

Finissons en notant les poésies de Mme Victoire Babois, dont nous avons parlé au commencement de cette Etude. Elles ont paru

Une des choses que nous regrettons le plus, pour notre part, ce sont les études sur les *Dames galantes de Brantôme*. C'était là un sujet bien digne de M. Blanchemain. Nul mieux que lui ne pouvait le traiter avec ce grain de spirituelle gauloiserie qu'il savait mettre un peu partout. C'eût été un chapitre à ajouter aux *Amoureuses*. Un autre chapitre encore c'est son étude sur *La Paucharis de Jean Bonnefous*, Il est vrai que celui-ci est déjà sous presse et paraîtra bientôt à la librairie Liseux.

Si nous voulions être complets, nous signalerions encore, dans ce genre gaulois, les études qu'il a dissimulées sous un pseudonyme. Mais la discrétion est une vertu, même chez un bibliographe. Laissons donc *Epiphane Sidredoulx*, président de l'Académie de Sottenville-lès-Rouen, jouir des privilèges de son *incognito*. Admirons les jolies plaquettes signée P. B., et n'ayons pas l'air de savoir d'où elles viennent. Quant aux gaudrioles publiées en Belgique, cela ne nous regarde pas. C'est affaire aux bibliographes belges, ou plutôt aux bibliographes de l'avenir, qui seuls auront le droit d'agiter pareils sujets.

Un sujet que nous pourrions agiter, c'est la série de ses articles au *Bulletin du Bouquiniste*. Mais nous n'en finirions pas. Notons seulement l'article du 1er janvier 1875 qui a été tiré à part. (1 volume in-8, 8 pages. Tiré à 500 exemplaires. Pillet aîné, *Aubry*, 13 avril 1875.) C'est une notice sur *Julien Boilly*, à propos de la vente de ses livres, tableaux, dessins et autographes, qui eut lieu

en 1 volume in-8, en 1810, chez Le Normand, sous ce titre *Elégies et poésies diverses*. En 1828, Nepveu, du Passage des Panoramas les édita en 2 beaux volumes in-12, sous ce titre : *Œuvres de Madame veuve Babois*.

à Toulouse en décembre 1874. Ce Julien-Léopold Boilly était moins un peintre qu'un amateur de peinture. Admirateur passionné de Murillo, il s'était promené à travers l'Europe pour étudier les œuvres du maître, formant ainsi une collection de copies aussi précieuse qu'intéressante. Il était fils du grand peintre Léopold Boilly. Le principal caractère de son talent était la grâce et la facilité, qui étaient chez lui des qualités de famille. On connaît, en effet, l'aventure de son père. Il avait été dénoncé, sous la Terreur, comme corrupteur de mœurs, à cause de la légèreté de ses tableaux.

Or, il advint que les délégués chargés de vérifier l'accusation trouvèrent l'artiste en train d'achever son *Triomphe de Marat*. Le peintre avait appris la dénonciation, et n'avait rien trouvé de mieux que d'improviser un chef-d'œuvre révolutionnaire. C'était bien adroit. Mais les hommes de génie sont seuls capables de ces traits d'esprit. Son fils ne poussait pas la facilité jusqu'à ces limites, mais il avait gardé plusieurs des qualités de son père. C'était un ami de M. Blanchemain.

Un autre ami, c'était le vicomte Alcide-Hyacinthe Du Bois de Beauchesne, né en 1804, mort en 1873 à Lavarenne (Allier), que l'Académie a couronné deux fois, comme historien et comme poète. M. Blanchemain lui consacra aussi une *notice*.

Enfin, finissons comme nous avons commencé, par les vers du poète. Signalons d'abord les quelques impressions particulières de pièces séparées :

En 1874, *La Chanson d'autrefois*, idylle dramatique. (In-8, 19 pages. Vendôme, imprimerie Lemercier et fils). — (Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois*).

En 1872, *Toast* en l'honneur de deux nouveaux membres de la Société des Bibliophiles français, le 24 janvier 1872. (In-8, 8 pages. Paris, Jouaust, 14 février. Tiré à 50 exemplaires.)

Un des deux élus était le duc d'Aumale. La pièce a trouvé place dans le tome IV, *Fleurs de France*, où sont réunies bien d'autres poésies à l'adresse des princes d'Orléans. Pour expliquer cette affection du poète, rappelons qu'il avait été leur condisciple au lycée Henri IV.

En 1877, parut *Fleurette*, scène anecdotique. (In-12, 28 pages. Imprimerie Daupeley, Nogent-le-Rotrou. Librairie Aubry. — Tiré à très petit nombre.) Cette pièce devait trouver place dans l'édition définitive. Car il y a eu une édition définitive. Nous avons une raison particulière pour aimer ces deux volumes; mais leur perfection typographique suffirait à les rendre aimables et précieux.

Ce sont deux volumes in-18 jésus, de 514 pages, sortis le 31 juillet 1879 des presses de Quantin. Ils font honneur à M. Édouard Rouveyre, qui les a édités.

Le tome I^er^ comprend : le 1^er^ et le 3^e^ volumes de l'édition Aubry, c'est-à-dire *Idéal* et *Poëmes et Poésies*.

Le tome II comprend les trois autres volumes de l'édition Aubry, avec quelques pièces nouvelles, notamment un beau sonnet d'un poète canadien, Louis Fréchette, à M. Pr. Blanchemain, avec la réponse de M. Blanchemain.

Ils sont tirés à 600 exemplaires, tous numérotés :

25 exemplaires sur papier de	Chine,	n^os^	1 à 25
28 —	Watmann		26 à 50
50 —	vergé		51 à 100
500 —	teinté		101 à 600

Titre noir et rouge, avec un portrait de M. Blanchemain, qui ne ressemble guère au portrait de l'édition Aubry, et 5 eaux-fortes gravées par Gaujeau, Lerat et Mongin, d'après les dessins de Marius Perret. Une de ces cinq gravures mérite une mention spéciale. C'est celle de la page 176, au second volume : *Prospero Pescatore.*

Elle a été gravée par Gaujeau d'après nn tableau de Jules Boilly, dont nous venons de parler. L'heureux pêcheur, c'est le poète lui-même, assis sur la falaise, amoureusement penché sur le genou de sa compagne qui tient une mandoline et regarde la rive. A côté, cet enfant qui joue, c'est celui que nous avons déjà vu les armes à la main, c'est petit Paul, c'est le fils du pêcheur. La gravure n'est peut-être pas la mieux réussie, mais le tableaux, tel qu'il est, forme un groupe délicieux.

Nous voilà arrivés au terme de cette existence si bien remplie. Avons-nous été complet? Nous savons que non. — Avons-nous été sincère? Nous savons que oui. — Avons-nous été juste? L'avenir le dira.

P.-S. — Cette Étude était déjà *sous presse*, quand il nous est arrivé un témoignage précieux que nous joignons ici. C'est l'écho de regret que la mort de M. Blanchemain vient d'éveiller en Amérique.

Depuis quelque temps, il s'était lié avec un poète très distingué du Canada, M. Louis-H. Fréchette, dont nous avons parlé. Sous le coup de sa douleur, M. Paul Blanchemain lui fit part du malheur qui le frappait. Or, voici la réponse qu'il vient de recevoir :

« Le jour même où votre vénéré père expirait dans vos » bras, nous fondions à Montréal le premier cercle litté-

« raire de notre ville sous le nom de Blanchemain, et » l'écho des toasts, les fleurs que nous adressions au » poète de France, les vœux de santé sont allés tomber » sur son cercueil. »

Et M. Paul Blanchemain ajoutait en nous montrant cette lettre : « Les larmes me sont venues aux yeux en songeant à la joie que mon père eût ressentie de cette gloire lointaine. »

Nous aussi, nous sommes profondément touché de ce souvenir poétique d'une terre toujours française. Et nous répétons, en finissant, le sonnet que le poète adressait, il y a deux ans, aux villes inconnues où son nom vient d'être acclamé :

Rives du Saint-Laurent, le fleuve aux larges ondes,
Grands lacs qui descendez vers la mer avec lui,
Mont sourcilleux, forêts où nul soleil n'a lui,
Villes qui surgissez dans les plaines fécondes !

Montréal, Ottava, Québec aux vierges blondes,
Filles de nos aïeux et nos sœurs aujourd'hui,
Qui chérissez la France, autrefois votre appui,
Je ne vous verrai point, ô reines des deux mondes !

Mais je rêve de vous avec un doux émoi ;
Car les vers de Fréchette ont volé jusqu'à moi,
Fréchette à qui la muse ardente est fiancée !

La parole aujourd'hui devance l'ouragan ;
Un fil d'un monde à l'autre échange la pensée,
Et nous joignons nos mains à travers l'Océan.

Prosper Blanchemain

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. Le Poète : *Poème et Poésies, Foi, Espérance et Charité*..... 5

— II. Le Bibliophile : Ronsard..... 18

— III. Le Poète : *Idéal*..... 27

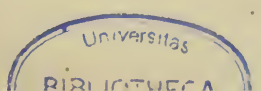
— IV. Le Bibliophile : Éditions de Poètes du XVI^e^ siècle..... 41

— V. Le Poète : *Fleurs de France, Sonnets et Fantaisies*..... 62

CONCLUSION..... 76

APPENDICE : Bibliographie..... 79

Châteauroux. — Typographie et Stéréotypie A. NURET et FILS.



22

1206X3 C

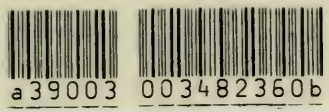
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

MAY 08 '03

24-6-87

JUIL 15 2005


a39003 003482360b

CE PQ 2197
.B64Z65 1880
C00 DELBOEUF, RE ETUDE BIOG
ACC# 1379778